

Ils font leur boulot avec conviction

1 p

Une sélection personnelle

Sonja Bischofberger

Souffleuse de verre - En face du musée d'art et d'histoire

<http://www.sonjabischofberger.ch/>

<https://lesfribourgeois.ch/portraits/sonja-bischofberger/>



1 p

Peter Fink

Artisan potier - Ependes

<http://www.potsfink.ch/>



3 pages

Gonzague Perroud

Le menuisier des monuments historiques - La Neirigue

<https://www.perroud-menuiserie-charpente.ch/>



3 p

Yvan Roulin

Fondeur de cloches - Treyvaux

<https://cloches-roulin.ch/>

2 p



Jean-Paul Schorderet

Sonnerie de cloches Système horloger - Broc

<https://www.mecatal.ch/>

2 p



Michel Simonet

Une rose et un balai - Fribourg

https://fr.wikipedia.org/wiki/Michel_Simonet

1 p



Corps experts

Une compilation de 5 articles de *La Liberté* (4 au 8 août 2019)

Luigi Carniel, forgerons Corcelles NE

Caroline Moireaux, huit ans à pieds autour de la terre

Richard Pfister œnologue

Christophe Huguenin, souffleur de verre

Pascal Brunko, arrangeur et ingénieur du son

11 p



Remy Chatagny

Collectionneur d'anciens tracteurs – Corserey Une compilation

<https://tracto.ch/>

22 p



Barbara Schopfer

Le cadre à dorer - Atelier d'encadrement - Fribourg

<http://www.lebourg.ch/le-cadre-a-dorer.html>

<https://lesfribourgeois.ch/portraits/barbara-schopfer/>

<https://frbourg.wordpress.com/2017/07/21/barbara-schopfer-doreuse-encadreuse/>

1 p



Carole Jeanneret

Atelier de restauration de livre "A livre ouvert"

<https://www.alivreouvert.ch/>

<https://www.cordeliers.ch/fr/couvents/suisse/fribourg/atelier/>

1 p



Journées des métiers d'art

https://metiersdart.ch/fr_CH

Le portail des artisans d'Art de Suisse romande

<https://www.artisanat.ch/>

Portraits d'artisans

<https://lesfribourgeois.ch/portraits/#les-artisans>



Sonja Bischofberger dans son atelier à Fribourg : avec elle, le verre tient une authentique fée.
© Charly Rappo - 04.12.2017

Michel Simonet

Le mot de la fin

Oui, j'ai eu la main lourde dans ma chronique routière d'il y a peu sur mes déboires à la rue de Morat à Fribourg. Je l'avoue piteusement, je ne voulais pas être en reste avec les Plages de vie de mon ami Pascal sur Belfaux. Oui, j'ai pesé trop fort les mots sur ma plume en évoquant une rue de rudes

combats, un endroit où il fallait être bien téméraire pour s'aventurer aux heures de pointe.

Oser presque la traiter de rue de la Mort ? Mea culpa. Je suis allé trop loin dans le tracé de ma feuille de route par ce procès à sens unique. J'ai été emporté par mon élan, tel un malheureux chasseur canadien aux doigts sur la gâchette, engourdis par le froid. Ce froid qui, d'ailleurs, commence à assiéger impitoyablement les travailleurs du dehors.

Je n'ai pas dit « nous autres, les travailleurs », vous remarquerez, tout simplement parce que je ne me compte pas dans le nombre. Je suis en effet un balayeur qui a de la chance et possède même une veine de cocu – je sais je sais, je me trompe. En effet, par temps de débattue aux mains et de pieds insensibles, j'ai l'aubaine de pouvoir passer un moment semblable à une pause sous les cocotiers. Et sans prendre l'avion, s'il vous plaît !

Il me suffit de remonter ma rue avec un moral remonté pour entrer dans l'atelier ou plutôt le sauna gratuit de Sonja, souffleuse de verre de son état. Elle est la seule à faire ce métier dans le canton de Fribourg, imaginez, et me voilà préposé à balayer près du musée, devant la porte de ce petit coin de paradis chaud-bouillant. De ce local tropical, de cette grotte *hot* avec four brûlant et chalumeau à 2500 °C, qui me permet d'échapper un instant à la cramine.

Je me réchauffe alors les mains à respectueuse distance, avant de repartir de plus belle à la guerre froide contre la saleté.

Sonja est donc chaleureuse, et aussi artiste. Avec la précision du geste et la constance du souffle, un monde beau mais fragile naît de ses mains expertes, monde qui ressemble à ce monde actuel, confié à nos soins vigilants.

Pour accéder à ce palais délicat et éclatant, cette caverne d'Ali Baba aux bijoux cassables, je laisse toujours mon imprévisible balai sur le parvis pour ne pas risquer d'endommager les étoiles de Noël, les cathédrales Saint-Nicolas miniature, les lampes multicolores et autres objets exposés sur les étagères.

Même si la rue de Morat est singulièrement dépourvue de bistrots, ici on ne siffle pas un verre, on le souffle. Sûr, ça vaut la peine de s'arrêter chez Sonja, même si vous n'avez pas froid, et surtout pas aux yeux.

Vive, souriante, elle ne manque jamais d'air pour vous souffler dans les deux langues de bonnes réflexions sur toutes sortes de sujets. J'ai donc honte quand je me ramène devant chez elle avec ma souffleuse à déchets, juste bonne à entasser dans un coin les verres cassés qui traînent par terre, brillant à 80 décibels et pourtant incapable de créer quoi que ce soit.

[Début du document](#)

Il concrétise les visions des designers



Igor Cardellini **LA LIBERTÉ**

Peter Fink a ouvert son atelier en 1985 à Lausanne, avant de s'installer à Montet (Vully) en 1991 puis à Ependes en 1995.

© Charly Rappo 24.01.2018

Peter Fink collabore avec le designer Mathieu Lehanneur, exposé à Paris ces jours. Retour sur l'aventure

Ependes » A voir le calme de l'atelier de Peter Fink, difficile de croire que c'est bien là que viennent d'être réalisées dans l'urgence cinquante pièces pour l'un des designers français stars du moment. Le céramiste d'Ependes collabore avec Mathieu Lehanneur dans le cadre de son dernier projet intitulé *50 seas*. Cinquante plats au relief aquatique reproduisant les nuances colorées des mers du globe exposées chez Christie's à Paris jusqu'au 2 février (lire ci-après).

Si la réputation de ce Fribourgeois d'adoption installé depuis plus de vingt ans en Sarine n'est plus à faire, elle dépasse de plus en plus les frontières helvétiques. A la fin de l'année dernière, le designer français le contacte pour son expérience. « A l'origine, je devais réaliser dix pièces de cinquante centimètres de diamètre et deux autres dans un format plus grand. Mais la commande a vite été revue à la hausse », raconte Peter Fink.

Course contre le temps

Et pour cause, entre-temps l'opportunité d'un accrochage chez Christie's Paris s'est présentée. Il fallait faire vite car le timing de l'exposition doit être calqué à l'agenda de l'importante foire bisannuelle de design d'intérieur Maison & Objet qui draine des professionnels du monde entier.

L'artisan a donc dû produire en un temps record cinquante plats en faïence restituant chacun un coloris différent de la mer, le concept étant de proposer une « cartographie chromatique » des océans du monde. « Six semaines, c'est très peu pour un projet de cette envergure. Une fois le moule en plâtre réalisé sur la base du modèle reçu et la presse mise au point, le plus dur restait à faire : trouver les nuances de bleu définies par l'artiste sur la base des photos satellites sélectionnées », explique l'artisan.

Cinq bases d'émail sont choisies, bases dans lesquelles sont mélangés une dizaine de colorants selon des combinaisons différentes en fonction de la teinte de bleu à obtenir. Une phase de recherche de deux à trois semaines. « Tout ça bien sûr à l'aveugle. La gestion du temps, c'était assez chaud sur ce projet », note Peter Fink qui au prix de nuits d'efforts et de travail durant les fêtes rend les pièces en temps voulu. Soit le 12 janvier, quatre jours avant le vernissage pour que les organisateurs aient le temps de réaliser l'accrochage, finaliser la signalétique et recontacter la presse.

Pratique éclectique

« Les artistes ont des visions qui ont pour but de nous toucher. Ce qui m'intéresse en tant qu'artisan, c'est de réaliser ces visions, les rendre vraies », relève Peter Fink. Mais le potier souligne que s'il aime cette partie «bling bling» du travail avec des «têtes d'affiche» comme Mathieu Lehanneur ou Alfredo Häberli, sa pratique personnelle, avec ses élèves ou d'autres designers n'est pas moins passionnante: «J'aime cet équilibre qui me permet de réaliser des caquelons pour un fromager du cru un jour et une pièce conceptuelle qui se retrouvera à Milan ou à Londres.»

Car l'artisan favorise un certain éclectisme dans sa pratique. Il forme des apprentis céramistes et a notamment reçu le prix 2016 de la Fondation Jumelles pour la transmission de son savoir-faire. Peter Fink crée aussi ses propres collections écoulées dans divers magasins.

Collaborations multiples

Avec le regain d'intérêt pour la terre cuite dans le design et l'art contemporain, ses collaborations avec nombre de designers suisses se sont multipliées au cours des dernières années. Notamment avec Nicolas Le Moigne, responsable du Master Luxe à l'École cantonale d'art de Lausanne, Dimitri Bähler, Adrien Rovero ou des artistes comme Vanessa Safavi, Claudia Comte et Albin Christen sans oublier le Fribourgeois Frédéric Aebi.

Le potier qui a remplacé le fromager



Thibaud Guisan

LA LIBERTÉ

Le céramiste Peter Fink vit et travaille à Ependes depuis plus de vingt ans.

Il a formé plusieurs apprentis.

© Alain Wicht 21.09.2016

Installé dans l'ancienne laiterie d'Ependes, Peter Fink est primé pour la transmission de son savoir-faire

Ependes » Tout est parti d'une petite annonce. La laiterie-fromagerie d'Ependes était à vendre. Depuis 1995, Peter Fink a aménagé son atelier de poterie dans ce bâtiment construit en 1893. « Les lieux sont très bien adaptés. Le fromager et le céramiste sont des artisans : ils travaillent un peu de la même manière », glisse le potier de 54 ans.

D'origine zurichoise, Peter Fink vient d'être récompensé pour le transfert de son savoir-faire (lire ci-dessous). En trente ans de carrière, il a formé plusieurs apprentis. L'artisan accueille aussi des stagiaires dans son atelier et mène régulièrement des projets avec des étudiants, des artistes et des designers. « La céramique vit par des artistes exceptionnels, qui poussent la technique très loin. De mon côté, c'est par les collaborations que je sors du lot. Elles permettent également de pérenniser le métier », estime le potier, dont certaines pièces sont régulièrement exposées dans des capitales européennes du design.

Dix tonnes de terre par an

Dans l'ancienne laiterie, Peter Fink transforme chaque année dix tonnes de terre, qui donnent naissance à des milliers d'objets. L'atelier a pris place dans l'ancien local de coulage, au rez-de-chaussée. Au sous-sol, les caves d'affinage désaffectées abritent le stock, un laboratoire pour la mise au point des couleurs et un coin dédié à l'emballage. Au premier étage, l'artisan habite l'appartement de fonction. « Je me déplace beaucoup à Genève et Zurich. L'endroit est idéal pour rayonner et offre une bonne qualité de vie », relève Peter Fink qui, comme le fromager, s'affaire à la production dans une tunique blanche.

L'artisan définit la Poterie d'Ependes comme une « micro-entreprise ». Il partage son temps entre la fabrication de collections personnelles, la réalisation de commandes et l'enseignement. Sa production est écoulee dans plusieurs magasins, ainsi que sur des marchés. Peter Fink sera par exemple présent ce samedi au Marché bio de Fribourg, à la place Python. « Pour s'en sortir, il faut trouver un équilibre entre la création, la technique, ainsi que les attentes et les exigences du marché. Une des premières questions qu'on me pose est de savoir si un objet est résistant au lave-vaisselle. Un artisanat ne perdure que s'il s'adapte à son temps. »

Modèle médiéval

Ce message, Peter Fink l'inculque à ses apprentis. « Je défends le modèle médiéval du maître qui transmet son savoir-faire. J'essaie de faire participer mes apprentis à toutes les activités de l'entreprise. La poterie, ce n'est pas seulement un travail manuel. Il s'agit aussi d'acquérir des connaissances dans la vente et dans l'organisation du

travail. Il est peut-être frustrant de se rabattre sur des pièces exécutées rapidement et à des coûts maîtrisés. Mais le défi de l'innovation reste très stimulant. »

Peter Fink, qui produit en série assiettes, tasses, saladiers, plats, vases ou cruches à vin, se dit « à l'aise avec la fabrication d'objets utilitaires, de tous les jours ». Le céramiste a beau vivre du travail de la terre, il évoque une situation fragile. « Dans notre métier, nous n'avons pas de tarif horaire ni de convention collective. Il faut composer avec une certaine insécurité. Je ne dégage pas un revenu suffisant pour engager un employé. De nombreuses entreprises familiales situées entre Berne et Thoun ont fermé parce qu'elles n'ont pas su s'adapter au marché. Or, c'est la clé. »

S'il lui est impossible de se battre contre la production industrielle, le céramiste relève un courant favorable à son artisanat. « Consommer local revient en force. Les clients veulent savoir qui se trouve derrière un objet. Contrairement à l'industrie, nous pouvons raconter une histoire avec nos produits. »

Une forme de méditation

Formé comme céramiste à l'Ecole des arts appliqués de Vevey, Peter Fink a eu le déclic pour la poterie, adolescent, lors d'un stage en Allemagne. « J'ai trouvé fascinant de travailler avec le feu et la terre et de perpétuer une tradition de plusieurs siècles. J'aime transformer une matière première que la nature nous met à disposition. J'aurais aussi pu être ébéniste, cordonnier ou sellier. »

Dans son atelier d'Ependes, le potier compare le tournage de sa production à une forme de méditation. « C'est un moment où il faut se recentrer sur soi-même. Le corps et l'esprit sont concentrés sur la terre. Personnellement, ça me permet de canaliser mon tempérament très énergique. »

Une récompense d'un montant de 10 000 francs

Peter Fink a remporté le prix 2016 de la Fondation Jumelles, dans la catégorie « Le transfert du savoir-faire ». Le céramiste d'Ependes s'est distingué parmi les dix candidats qui avaient déposé leur dossier. La récompense se monte à 10 000 francs. La Fondation Jumelles, créée en 2006 par les sœurs Barbara et Elisabeth Schürer, a pour but de soutenir sur le plan national les techniques artisanales traditionnelles. La structure appuie financièrement le Centre de cours Ballenberg, installé dans le Musée suisse en plein air, situé au-dessus de Brienz (BE).

Le prix remporté par Peter Fink récompense la transmission d'un savoir-faire spécifique et l'engagement pour la relève. « C'est une belle récompense, une des plus importantes distinctions des arts appliqués de Suisse », se réjouit l'habitant d'Ependes.

Une autre catégorie, baptisée « L'intelligence de la main » et également dotée de 10 000 francs, récompense un artisan pour son travail personnel. L'orfèvre Marion Geissbühler, de Konolfingen (BE) l'a remportée cette année.

Bio express

Naissance

En 1962 à Zurich. Dès l'âge de 10 ans, passe son enfance entre Fribourg et Tavel. A un fils de 22 ans

Formation

CFC de céramiste à l'Ecole des arts appliqués de Vevey, formation artistique à l'Ecole d'arts visuels de Berne

Carrière

Ouvre son atelier en 1985 à Lausanne, puis s'installe à Montet (Vully) en 1991, avant d'emménager à Ependes en 1995. A participé à des formations en Espagne, au Népal et en Equateur. Cofondateur et président du Panorama céramique de Morat, exposition internationale organisée depuis 2012

[Début du document](#)



Gonzague Perroud, qui porte sur ses genoux un joug, est ravi d'avoir participé à ce chantier. Sur la photo de droite, on voit le joug qui supporte une cloche dans la cathédrale. Alain Wicht/DR

La Neirigue • L'entreprise de menuiserie-charpente Gonzague Perroud se charge de rénover les jougs des cloches de la cathédrale Saint-Nicolas à Fribourg.

Un travail d'artisan qui permet notamment d'améliorer le son.

« C'est le plus beau chantier que l'on a pu faire, d'un point de vue architectural mais aussi en raison du symbole religieux qu'il représente », sourit Gonzague Perroud. Le patron de l'entreprise de menuiserie-charpente éponyme, installée depuis quinze ans à La Neirigue, est ravi des travaux qu'il réalise pour la cathédrale Saint-Nicolas à Fribourg. Tout comme ses trois employés, dont un apprenti, qui savourent la chance de participer à ce chantier exceptionnel.

Depuis quelques années, l'entreprise se charge de fabriquer les jougs en bois des cloches du bâtiment gothique. Les jougs ? Ce sont les pièces qui portent les cloches et contribuent à leur balancement. Ces artisans viennent de terminer les trois dernières pièces, pour les cloches du clocheton et la cloche de l'agonie.

La cathédrale compte au total treize cloches : deux bourdons installés au 3e étage de la tour, six cloches au 4e étage, celle de l'agonie au 5e étage, les deux cloches des choralistes au 4e étage et deux petites pièces dans le clocheton du chœur.

« Il s'agit d'un des plus grands carillons historiques de Suisse, qui réunit des cloches datant du XVe au XIXe siècle », commente Stanislas Rück, architecte en charge de ces travaux. « Notre travail consiste à remplacer les jougs métalliques, installés à la place des jougs en bois d'origine. » Ces installations en métal, fixées à la fin des années 1960, rendaient un son trop cassant. Seule la première cloche possède encore son joug d'origine, qui a toutefois dû être rénové par l'entreprise Perroud. Les battants ont aussi été renouvelés et en même temps considérablement diminués, en collaboration avec les spécialistes de la haute école de Kempten en Allemagne, pour assurer une plus longue vie aux cloches. Et un meilleur son. « L'amélioration est frappante », constate avec humour Stanislas Rück.

De l'orfèvrerie

Le chêne pour fabriquer les jougs a été acheté il y a bientôt une dizaine d'années par la Fondation pour la conservation de la cathédrale Saint-Nicolas. Provenant de la région de Morat, il a été scié puis séché pendant quatre ans. Stanislas Rück a choisi de collaborer avec Gonzague Perroud pour ses capacités à travailler le bois en gros comme les charpentiers et en détail comme les menuisiers-ébénistes.

Le professionnel du bois a dû innover pour réaliser ces pièces, dont les formes se rapprochent de celle des jougs historiques. « La première chose que je me suis dit : on n'est pas équipé pour un tel chantier. Mais dans un second temps, j'ai réalisé que personne ne l'était. L'outillage conventionnel ne convenait pas. Nous avons dû revenir au ciseau », explique Gonzague Perroud. Qui note que les difficultés proviennent de la dureté du bois et de la grandeur des pièces dont certaines atteignent un mètre de hauteur. « Nous avons dû inventer des guides, faire des essais », poursuit le Glânois.

Pour réaliser ce travail, une collaboration a été nécessaire entre architecte, ingénieur, campagnologue (spécialiste des cloches), les biens culturels, des fondeurs de cloches et une entreprise spécialisée dans l'automatisation des cloches. La fabrication d'une seule pièce a nécessité un travail de trois jours pour deux personnes à l'atelier. L'installation des jougs –de l'orfèvrerie malgré leur taille –a demandé environ un demi-jour de présence dans le clocher de la cathédrale. Gonzague Perroud souligne l'importance du respect dans ce lieu. Le matériel, monté à l'aide de palans dans la tour, a par exemple été déplacé hors des horaires des messes. La prudence a aussi été de mise : la plus lourde cloche pèse plus de sept tonnes.

« C'est fantastique »

Les dernières interventions ont eu lieu ces jours. Lundi, le moteur des cloches a été installé. Et les cloches, déposées le temps des travaux, sonneront à nouveau dès vendredi. Pour celles du clocheton, ce sera une première puisqu'elles n'ont plus tinté depuis des décennies. Lors des interventions de maintenance, des réglages seront effectués sur les parties métalliques car le bois perd encore de l'eau et diminue donc de taille.

Ce travail dans la cathédrale a ouvert de nouvelles portes à l'entreprise de Gonzague Perroud, davantage habituée à des rénovations d'anciennes fermes. Les collaborateurs ont pu ainsi intervenir à l'église Saint-Jean à Fribourg et aussi à la tour de la porte de Bourguillon. « Pour nous, c'est fantastique », résume le Glânois. |

Bientôt visibles

Après ces travaux sur les jougs et sur les battants, les cloches seront bonnes pour une génération, espère Stanislas Rück, architecte en charge du chantier. Au total, ce projet de rénovation qui a duré de 2001 à 2012 a coûté près de 850000 francs, et a été pris en charge par la Fondation pour la conservation de la cathédrale Saint-Nicolas ainsi que par l'Etat, propriétaire de l'édifice gothique. Stanislas Rück annonce que les futures interventions pour améliorer l'espace autour des cloches, afin de les rendre accessibles au public, seront mises en œuvre en 2014.

Mais la décision sera formellement prise l'année prochaine. C'est en effet dommage que les visiteurs qui gravissent les 360 marches de la tour ne puissent pas profiter de ces splendides salles. Outre les cloches, on peut y voir une magnifique charpente en bois d'époque, des vestiges de l'ancienne chambre du veilleur de la cathédrale, des énormes roues en bois qui servaient de monte-charges...

Au total, le canton investit annuellement entre 700000 et un million de francs pour l'entretien de la cathédrale Saint-Nicolas. La planification du programme de restauration de l'édifice est établie jusqu'en 2015. Dans les futurs chantiers, un des plus importants sera le dévoilement du portail sud de la cathédrale, ce qui sera fait dès l'ouverture du pont de la Poya. Beaucoup de Fribourgeois ne l'ont jamais vu: il est caché aux yeux du public depuis quarante-cinq ans. Tamara Bongard

Le Glânois qui suspend le vol des cloches

LA NEIRIGUE • L'entreprise de menuiserie-charpente Gonzague Perroud se charge de rénover les jougs des cloches de la cathédrale Saint-Nicolas à Fribourg. Un travail d'artisan qui permet notamment d'améliorer le son.



Gonzague Perroud, qui porte sur ses genoux un joug, est ravi d'avoir participé à ce chantier. Sur la photo de droite, on voit le joug qui supporte une cloche dans la cathédrale. ALAIN WICHT/DR

TAMARA BONGARD

«C'est le plus beau chantier que l'on a pu faire, d'un point de vue architectural mais aussi en raison du symbole religieux qu'il représente», sourit Gonzague Perroud. Le patron de l'entreprise de menuiserie-charpente éponyme, installée depuis quinze ans à La Neirigue, est ravi des travaux qu'il réalise pour la cathédrale Saint-Nicolas à Fribourg. Tout comme ses trois employés, dont un apprenti, qui savourent la chance de participer à ce chantier exceptionnel.

Depuis quelques années, l'entreprise se charge de fabriquer les jougs en bois des cloches du bâtiment gothique. Les jougs? Ce sont les pièces qui portent les cloches et contribuent à leur balancement. Ces artisans viennent de terminer les trois dernières pièces, pour les cloches du clocheton et la cloche de l'agonie.

La cathédrale compte au total treize cloches: deux bourdons installés au 3^e étage de la tour, six cloches au 4^e étage, celle de l'agonie au 5^e étage, les deux cloches des choralistes au 4^e étage et deux petites pièces dans le clocheton du chœur.

«Il s'agit d'un des plus grands carillons historiques de

Suisse, qui réunit des cloches datant du XV^e au XIX^e siècle», commente Stanislas Rück, architecte en charge de ces travaux. «Notre travail consiste à remplacer les jougs métalliques, installés à la place des jougs en bois d'origine.» Ces installations en métal, fixées à la fin des années 1960, rendaient un son trop cassant. Seule la première cloche possède encore son joug d'origine, qui a toutefois dû être rénové par l'entreprise Perroud. Les battants ont aussi été renouvelés et en même temps considérablement diminués, en collaboration avec les spécialistes de la haute école de Kempten en Allemagne, pour assurer une plus longue vie aux cloches. Et un meilleur son. «L'amélioration est frappante», constate avec humour Stanislas Rück.

De l'orfèvrerie

Le chêne pour fabriquer les jougs a été acheté il y a bientôt une dizaine d'années par la Fondation pour la conservation de la cathédrale Saint-Nicolas. Provenant de la région de Morat, il a été scié puis séché pendant quatre ans. Stanislas Rück a choisi de collaborer avec Gonzague Per-

rroud pour ses capacités à travailler le bois en gros comme les charpentiers et en détail comme les menuisiers-ébénistes.

Le professionnel du bois a dû innover pour réaliser ces pièces, dont les formes se rapprochent de celle des jougs historiques. «La première chose que je me suis dit: on n'est pas équipé pour un tel chantier. Mais dans un second temps, j'ai réalisé que personne ne l'était. L'outillage conventionnel ne convenait pas. Nous avons dû revenir au ciseau», explique Gonzague Perroud. Qui note que les difficultés proviennent de la dureté du bois et de la grandeur des pièces dont certaines atteignent un mètre de hauteur. «Nous avons dû inventer des guides, faire des essais», poursuit le Glânois.

Pour réaliser ce travail, une collaboration a été nécessaire entre architecte, ingénieur, campagnologue (spécialiste des cloches), les biens culturels, des fondeurs de cloches et une entreprise spécialisée dans l'automatisation des cloches. La fabrication d'une seule pièce a nécessité un travail de trois jours pour deux personnes à l'atelier. L'installation des jougs – de l'orfèvrerie malgré leur taille – a demandé environ un demi-jour de pré-

sence dans le clocher de la cathédrale. Gonzague Perroud souligne l'importance du respect dans ce lieu. Le matériel, monté à l'aide de palans dans la tour, a par exemple été déplacé hors des horaires des messes. La prudence a aussi été de mise: la plus lourde cloche pèse plus de sept tonnes.

«C'est fantastique»

Les dernières interventions ont eu lieu ces jours. Lundi, le moteur des cloches a été installé. Et les cloches, déposées le temps des travaux, sonneront à nouveau dès vendredi. Pour celles du clocheton, ce sera une première puisqu'elles n'ont plus tinté depuis des décennies. Lors des interventions de maintenance, des réglages seront effectués sur les parties métalliques car le bois perd encore de l'eau et diminue donc de taille.

Ce travail dans la cathédrale a ouvert de nouvelles portes à l'entreprise de Gonzague Perroud, davantage habituée à des restaurations d'anciennes fermes. Les collaborateurs ont pu ainsi intervenir à l'église Saint-Jean à Fribourg et aussi à la tour de la porte de Bourguillon. «Pour nous, c'est fantastique», résume le Glânois. I

BIENTÔT VISIBLES

Après ces travaux sur les jougs et sur les battants, les cloches seront bonnes pour une génération, espère Stanislas Rück, architecte en charge du chantier. Au total, ce projet de rénovation qui a duré de 2001 à 2012 a coûté près de 850 000 francs, et a été pris en charge par la Fondation pour la conservation de la cathédrale Saint-Nicolas ainsi que par l'Etat, propriétaire de l'édifice gothique. Stanislas Rück annonce que les futures interventions pour améliorer l'espace autour des cloches, afin de les rendre accessibles au public, seront mises en œuvre en 2014.

Mais la décision sera formellement prise l'année prochaine. C'est en effet dommage que les visiteurs qui gravissent les 360 marches de la tour ne puissent pas profiter de ces splendides salles. Outre les cloches, on peut y voir une magnifique charpente en bois d'époque, des vestiges de l'ancienne chambre du veilleur de la cathédrale, des énormes roues en bois qui servaient de monte-charges...

Au total, le canton investit annuellement entre 700 000 et un million de francs pour l'entretien de la cathédrale Saint-Nicolas. La planification du programme de restauration de l'édifice est établie jusqu'en 2015. Dans les futurs chantiers, un des plus importants sera le dévoilement du portail sud de la cathédrale, ce qui sera fait dès l'ouverture du pont de la Poya. Beaucoup de Fribourgeois ne l'ont jamais vu: il est caché aux yeux du public depuis quarante-cinq ans. TB

<https://www.perroud-menuiserie-charpente.ch/>



perroud

Début du document

La cloche en bronze fait de la résistance

LA LIBERTÉ



Thibaud Guisan

© Alain Wicht 11.05.2016
Le coulage des cloches a peu évolué avec le temps, de même que la confection des courroies en cuir.

Artisanat • Dans les pâturages, les cloches en bronze se font de plus en plus rares au cou des vaches. Basée à Treyvaux, la sellerie-fonderie Roulin compte parmi les dernières fonderies de Suisse. Et elle résiste.

Dans les champs, les vaches les portent de moins en moins. Les cloches en bronze n'ont pourtant pas dit leur dernier mot. A Treyvaux, la sellerie-fonderie Roulin produit près de 1200 pièces par an. « La moitié de notre production est encore vendue à des agriculteurs qui les utilisent pour leur bétail », relève Yvan Roulin, 47 ans, à la tête d'une des dernières fonderies de cloches à bétail de Suisse romande. Les autres pièces sont, pour l'essentiel, écoulées pour des cadeaux ou des prix souvenirs.

La petite entreprise familiale, fondée en 1966, fête ses 50 ans en ouvrant exceptionnellement ses ateliers au public en cette fin de semaine. « Notre artisanat laisse une trace. Une cloche en bronze vit bien plus longtemps qu'un homme », confie le patron.

L'Eurofoot et Albert II

Les producteurs se comptent sur les doigts d'une main. Alors qu'elles étaient près de septante en 1915, il ne reste plus qu'une dizaine de fonderies de cloches en Suisse, dont cinq en Suisse romande. Parmi elles, deux entreprises fribourgeoises : Roulin, à Treyvaux, et Brügger, à Villars-sur-Glâne, qui coule entre 500 et 600 cloches par an.

Particularité : la famille Roulin s'est mise à la fonderie sur le tard. En 1966, Pierre Roulin, le père d'Yvan, ouvre son atelier de cordonnerie-sellerie à Treyvaux. Dès 1973, avec son épouse Myriam, il se spécialise dans la production de courroies de cloches et de « loyi », les sacoches en cuir des armaillis. En 1986, Pierre Roulin, âgé aujourd'hui de 70 ans, rachète, avec son neveu Jean-Louis Sciboz, la fonderie Albertano créée au XIXe siècle à Bulle par des artisans italiens (lire ci-dessous). « Depuis 1991, la sellerie et la fonderie sont réunies sous le même toit à Treyvaux », raconte Yvan Roulin, qui a rejoint l'entreprise en 1988, après un apprentissage de fromager. Il a repris la structure familiale en 2009.

La fonderie est basée au sous-sol de l'ancien bâtiment du Syndicat agricole de Treyvaux et environs. L'atelier de sellerie occupe l'étage supérieur. Le bassin de clients comprend le canton de Fribourg - la Gruyère et la Singine en particulier -, le Saanenland, Vaud, Genève et le Jura français. « La demande de cloches est stable d'une année à l'autre », constate le patron.

Des commandes insolites sont parvenues à l'entreprise sarinoise. En 2008, elle a produit une quarantaine de cloches pour chacune des seize équipes participant à l'Eurofoot organisé en Suisse et en Autriche. Au total, une livraison de près de 650 pièces. En 2011, une cloche a même été fabriquée pour le mariage du prince Albert II de Monaco.

Le diamètre des pièces coulées à Treyvaux varie de 6 à 30 centimètres, pour un poids de 100 grammes à 7 kilos. L'essentiel de la production est livré en version mate, tirant sur le jaune, conformément à la tradition

fribourgeoise. La brillance du métal, appréciée par exemple dans le canton de Berne, est obtenue par polissage. La matière première, le bronze, ou l'airain, est issue d'un alliage composé de 80% de cuivre et de 20% d'étain. Le tout est chauffé durant plusieurs heures pour atteindre 1200 degrés Celsius. Le liquide en fusion est ensuite coulé, à l'aide d'une grosse louche, dans des moules en sable argileux enfermés dans une structure métallique. « La méthode a peu changé en près de cent cinquante ans », note Yvan Roulin.

Concurrence cordiale

A Treyvaux, l'opération de coulage a lieu une fois par semaine. « Nous produisons toujours une quarantaine de pièces de différents formats à la fois », précise le patron. Pour les décorations, la fonderie dispose de près de 200 tampons (lettres, chiffres, motifs, armoiries, etc.) enfoncés dans le moule avant le coulage. Quant aux battants, fixés ultérieurement, ils ont leurs propres moules.

Yvan Roulin souligne qu'il convient de distinguer ces cloches en bronze, coulées dans des moules, des sonnailles, forgées dans l'acier. Ces pièces, souvent plus imposantes, et de couleur grise, sont notamment fabriquées par Stéphane Brügger, à Villars-sur-Glâne, qui en produit environ 450 par an. Les deux spécialistes fribourgeois, concurrents pour les cloches en bronze, évoquent d'une même voix des relations cordiales. « Nous nous fournissons en sonnailles chez Brügger, qui fait appel à nos services pour la réalisation de courroies en cuir », raconte Yvan Roulin.

Complément à la sellerie

La sellerie reste d'ailleurs l'activité principale de l'entreprise de Treyvaux, qui réalise 80% de son chiffre d'affaires grâce au travail du cuir. La réalisation de courroies de cloche - environ 1000 pièces par an - peut durer jusqu'à 120 heures pour les broderies les plus complexes. Une cloche en bronze brut coûte entre 16 et 480 francs. Avec une courroie décorée, le prix peut atteindre 2000 francs. « Parfois, la cloche vaut plus cher que la vache », glisse Yvan Roulin.

La sellerie-fonderie Roulin emploie cinq personnes et un aide-fondeur. L'entreprise reste une histoire familiale. La sœur d'Yvan Roulin, Monique, travaille dans l'atelier de sellerie. Sa nièce Sophie, 19 ans, représente la troisième génération : elle est en deuxième année d'apprentissage d'artisane du cuir et du textile. /

Un savoir-faire importé depuis le nord de l'Italie

Les cloches, emblème suisse par excellence ? Erreur. La production de cloches en bronze a été importée d'Italie. Elles ont fait massivement leur apparition en Suisse romande vers 1815. « Des chaudronniers du Piémont ont fondu les premières clochettes pour le bétail en Suisse. Ils faisaient la tournée des places de marché durant l'été », rapporte Robert Schwaller.

Ce médecin à la retraite de Schmiten, âgé de 72 ans, est un spécialiste de l'histoire des cloches. Il ajoute que des artisans locaux ont repris ce savoir-faire à leur compte et ont ouvert leurs ateliers, principalement dans les cantons de Fribourg, Vaud, Neuchâtel et dans le Jura. A l'instar de François-Maurice Suchet, actif à Semsales de 1815 à 1864.

Des Italiens ont également installé plusieurs petites fonderies. C'est notamment le cas des artisans Viglino, Viale, Rastoldo, basés à La Tour-de-Trême dès les années 1850, d'Obertino, à Romont de 1850 à 1860, ou encore de Giovanna à Mossel, de 1868 à 1905. La fonderie Albertano, devenue Curty en 1982 puis Roulin en 1986, ouvre en 1896 à Bulle, en association avec Vittone, un artisan arrivé peu auparavant en Gruyère. « La production de cloches en bronze a connu son apogée entre 1870 et la Première Guerre mondiale. A ce moment, plusieurs fonderies ont fermé », rapporte Robert Schwaller.

Le spécialiste relève que, avant 1815, les paysans n'utilisaient que des cloches en fer. « Leur production a de nouveau explosé après la Seconde Guerre mondiale. La mode a changé. De plus, les cloches en bronze sont plus fragiles. Aujourd'hui, elles sont avant tout portées lors des grandes désalpes. Ce sont surtout des paysans attachés aux traditions qui mettent ces cloches à leurs vaches dans les pâturages. » [Début du document](#)

Des cloches vont reprendre vie



Thibaud guisan

LA LIBERTÉ

Les travaux de rénovation des cloches de l'église d'Arconciel ont duré quatre mois. Leur inauguration est prévue dimanche.

© Charly Rappo 03.09.2019

A Arconciel, quatre cloches inutilisées depuis plusieurs décennies s'apprêtent à redonner de la voix

Restauration » Les cloches de l'église d'Arconciel sont réduites au silence depuis le début du mois de mai. En cause : un important chantier qui se déroule à l'abri des regards dans le clocher de l'édifice à la tour de style néoclassique. Le campaniste Jean-Paul Schorderet, à la tête de l'entreprise Mecatal, à Broc, procède en effet à une révision totale de la sonnerie.

Dans ce cadre, le spécialiste a une mission particulière : il doit redonner vie à quatre cloches, qui n'ont plus fait entendre leur sonorité depuis plusieurs décennies. « Lors de l'électrification de la sonnerie, il y a quarante ou cinquante ans, seule la moitié des cloches ont été motorisées, sans doute pour des raisons d'économie », avance Jean-Paul Schorderet. Autre hypothèse : la paroisse a privilégié les quatre cloches en bronze qui sonnaient le plus juste, mettant de côté les autres.

Quatre mois de travaux

L'inauguration de la nouvelle sonnerie est prévue dimanche, après quatre mois de travaux. « Beaucoup de paroissiens ignoraient qu'il y avait autant de cloches dans leur église. Elles pourront redonner de la voix ensemble, alors qu'elles n'ont pas pu le faire depuis deux générations. Cela me fait particulièrement plaisir », confie le campaniste, qui s'active dans le beffroi, la charpente qui abrite l'ensemble des cloches.

Dans le cadre de la restauration en cours, cette structure en chêne sera consolidée. De leur côté, les jous (l'axe de balancement des cloches) ont été refaits à neuf, en bois, tout comme la plupart des battants, ces éléments dorénavant en acier doux, fixés à l'intérieur des cloches, qui les percutent lorsqu'elles sont en mouvement. Toutes les cloches seront équipées de nouveaux moteurs de volée au fonctionnement plus souple que l'ancien système. Un nouveau dispositif de tintement (marteaux de frappe extérieurs) leur permettra également de mieux égrener les mélodies du carillon, orchestrées par un automate de dernière génération.

« Il est assez rare de trouver autant de cloches dans une église d'un village de cette taille » Claude-Michaël Mevs

Quant aux quatre cloches qui reprendront du service, la plus ancienne date du XVI^e siècle : c'est également la plus petite, avec un diamètre de 52,5 cm et un poids de 80 kg. « C'est la cloche de l'agonie. Elle a la fonction la plus triste », glisse Jean-Paul Schorderet, à propos d'une cloche qui a pour mission d'annoncer les décès dans la paroisse.

Deux autres cloches, d'un poids de 650 kg et 460 kg, pour un diamètre de 1,01 m et de 89 cm, datent de 1880 : elles ont été produites par Charles Arnoux, à Estavayer-le-Lac. Son atelier broyard, fermé en 1925, était le dernier de Suisse romande à fondre des cloches d'église en Suisse romande. La dernière cloche qui redonnera de la voix

date de 1804. Elle a été coulée par Pierre Dreffet, à Vevey, un atelier actif jusqu'à la fin du XIX^e siècle, qui a produit parmi les plus belles cloches de Suisse romande, selon les spécialistes.

Claude-Michaël Mevs en fait partie. Ce campanophile et son compère Antoine Cordoba, carillonneur à l'abbaye de Saint-Maurice, en Valais, ont été mandatés pour programmer le mouvement des cloches d'Arconciel. Des sonneries spécifiques seront élaborées pour les messes et les fêtes religieuses ainsi qu'une composition pour le carillon : tout un répertoire appelé ordonnance de sonnerie. « Il est assez rare de trouver autant de cloches dans une église d'un village de cette taille », relève Claude-Michaël Mevs, plus connu sous son diminutif de Mike, utilisé dans sa fonction d'animateur à RadioFr.

Un coup de foudre

Les travaux sont devisés à plus de 100'000 francs, un montant financé par la paroisse d'Arconciel, dont sera déduite une subvention du Service des biens culturels. L'opération est née d'un orage survenu en août 2018. « La foudre a endommagé le tableau électrique de la sonnerie. En nous intéressant de plus près à ces cloches, nous avons redécouvert notre patrimoine et souhaité le mettre en valeur », expose Evelyne Charrière, présidente du Conseil de paroisse.

A Arconciel, un autre édifice lié à la paroisse a fait l'objet d'une importante restauration : un four à pain vieux de plusieurs siècles, qui sera également inauguré dimanche. Son propriétaire, le bénéficiaire curial, a investi plus de 100'000 francs dans une restauration qui aura duré dix mois. Ce four sera mis à disposition de la paroisse pour une utilisation non commerciale, au service de la communauté.



[Début du document](#)

Le livre de Michel Simonet séduit l'Académie Goncourt **LALIBERTÉ** 07.06.2018

Michel Simonet a publié son livre à Fribourg en 2015. Depuis, son succès ne se dément pas. © Charles Ellena



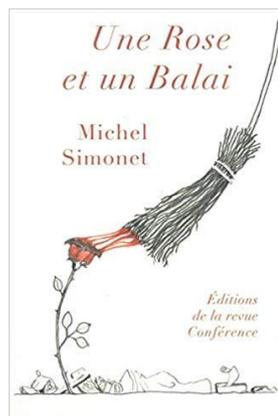
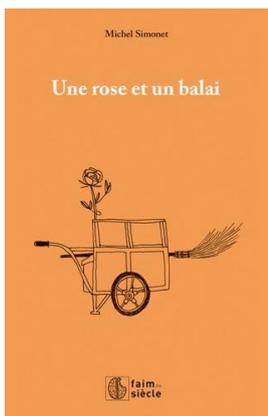
La folle aventure de Michel Simonet continue. Le livre du cantonnier à la rose a été remarqué par l'Académie Goncourt. Il figure en effet dans sa sélection de dix livres à dévorer pendant l'été.

L'Académie Goncourt a dévoilé mercredi sa sélection de dix livres à dévorer pendant l'été, selon le site Livreshebdo.fr. Au côté notamment d'auteurs confirmés comme Philippe Lançon, dont *Le Lambeau* (Gallimard), témoignage glaçant sur l'attentat

de Charlie Hebdo, qui figure dans les meilleures ventes en France ou Adeline Baldacchino, on trouve dans la liste Michel Simonet, le cantonnier bien connu de Fribourg.

« Je suis heureux et surpris de l'intérêt suscité par mon livre en France. C'est incroyable d'être choisi par l'Académie Goncourt. Cela confère une notoriété littéraire à mon ouvrage », réagit Michel Simonet.

Publié en 2015 en Suisse romande par les éditions Faim de Siècle, son livre *Une rose et un balai* est sorti en automne dernier en France, aux Editions de la revue Conférence. A ce jour, l'ouvrage a été vendu à plus de 30 000 exemplaires, dont 8000 en allemand. -----fin de l'article de La Liberté---



<https://www.theatreosses.ch/spectacles/une-rose-et-un-balai/>



Qu'est-ce que nos déchets disent de nous ?

Cela fait près de 30 ans que Michel Simonet nettoie les rues de Fribourg dans son uniforme orange, une rose attachée à son char. Un métier certes ingrat quand on commence à quatre heures du matin et que l'on parcourt une vingtaine de kilomètres par jour, mais un métier philosophique qui permet au balayeur-penseur d'avoir la tête libre. En sa qualité d'opérateur écologique, de « propreur » et de « déchetarien », il perçoit les heures, ressent les saisons, observe et note les agissements du genre humain à la lumière de ses déjections.

À l'occasion de cette adaptation du livre de Michel Simonet, le comédien Yves Jenny et le poly-instrumentiste Alexandre Cellier, en jumeaux à la fois aériens et terriens, se fauillent dans le sillage du « cantonnier à la rose » pour en endosser le costume. En résonance avec les sons de la ville, entre tintamarres de poubelles et chants d'oiseaux, ils nous font cheminer le long des rues fribourgeoises à travers réflexions « philosophales », aphorismes et chansons.

Voir aussi https://fr.wikipedia.org/wiki/Michel_Simonet

[Début du document](#)

Corps experts

LA LIBERTÉ

Une compilation de 5 articles de **La Liberté** parus sous la dénomination **Corps experts**.

(Aussi ArcInfo)

04.08.2019

[Luigi Carniel, des mains de maître](#)

A 74 ans, l'artisan occupe à Corcelles l'une des dernières forges du canton de Neuchâtel

<https://lecorbet.ch/>



05.08.2019

[Le bonheur est dans le pied](#)

Un kilomètre à pied, ça use... alors 20 000! C'est la distance abattue par Caroline Moireaux autour du monde

<https://www.piedslibres.com/>



06.08.2019

[Un nez au service du vin](#)

Œnologue parfumeur, Richard Pfister œuvre comme conseiller pour améliorer la compréhension des vins



07.08.2019

[Quand le travail du verre devient art](#)

Dans son atelier de Trient (VS), l'artisan souffleur Christophe Huguenin joue avec la bouche

<http://www.pyroverre.ch/>



08.08.2019

[Tendre l'oreille pour écouter son cœur](#)

Arrangeur et ingénieur du son, Pascal Brunko s'en remet à ses émotions pour créer de la musique

<http://www.damp-prod.com/>



A découvrir sur les pages suivantes

Luigi Carniel, des mains de maître



LA LIBERTÉ

04.08.2019 Vicky Huguelet

« Je manie un marteau de trois kilos comme un outil léger » : Luigi Carniel à l'œuvre dans sa forge. © Christian Galley



A 74 ans, l'artisan occupe à Corcelles l'une des dernières forges du canton de Neuchâtel

Corps experts (1/5) » Le nez, la bouche, les oreilles, les pieds ou les mains : notre série d'été met en valeur le savoir-faire corporel et exceptionnel de cinq passionnés.

Il a les mêmes outils que Cétautomatix. Mais ses mains n'ont rien à voir avec les grosses paluches du colérique forgeron du village d'Astérix. Il ne se bat pas non plus comme un barbare, à coups de poissons pas frais. A 74 ans, Luigi Carniel fait (sur)vivre l'une des dernières forges du canton de Neuchâtel, située dans le village de Corcelles.

Il est également le fondateur de l'Académie neuchâteloise des arts martiaux japonais. « J'aimerais finir ma vie soit dans ma forge, soit sur le tatami », sourit cet infatigable passionné.

De prime abord éloignées l'une de l'autre, ces deux activités sont pourtant liées. Pratiquant des arts martiaux en tous genres depuis l'âge de 17 ans, Luigi Carniel a fini par découvrir le kobudo, ou l'art du sabre. « Fatalement, je me suis intéressé à l'histoire et la fabrication de l'outil. Au milieu des années 1990, j'ai fait connaissance avec un polisseur japonais qui m'a mis en contact avec un forgeron. J'ai suivi une initiation avant de revenir en Suisse. Ça fait plus de 25 ans que je forge. »

« J'ai toujours aimé créer »

Mais comment ce Vénitien amoureux du Japon s'est-il retrouvé à Neuchâtel ? En 1957, le jeune Luigi suit ses parents à Bienne. Il réussit un CFC de mécanicien avant d'obtenir son diplôme d'ingénieur au Technicum de Bienne. « C'était pour faire plaisir à ma mère, je ne l'ai réalisé que plus tard », lâche-t-il dans un rire communicatif.

Après une dizaine d'années dans le métier, « je suis arrivé au bureau un matin et je me suis rendu compte que je ne voulais pas rester là jusqu'à 65 ans. Même s'il était mal vu de changer de boulot à l'époque. » Ne pas travailler avec ses mains, ce n'est pas pour lui : « Être ingénieur m'a aidé à comprendre la matière, la fabrication, le design. Mais j'ai toujours aimé créer des choses. Les idées viennent comme ça ! » affirme-t-il tout en attrapant un bout de bois qu'il imagine déjà transformer.

A l'époque, Luigi Carniel ne doit pas réfléchir longtemps à la voie qu'il souhaite emprunter. Les arts martiaux ont déjà changé sa vie personnelle, lui apprenant à canaliser la colère liée à son bégaiement. Ils changeront également sa vie professionnelle.

C'est son professeur biennois qui lui propose d'ouvrir une école ailleurs : « J'ai vu qu'il n'y avait rien à Neuchâtel. » Cette année, l'Académie neuchâteloise des arts martiaux japonais fête ses cinquante ans et Luigi Carniel en est fier : « J'ai toujours entre 65 et 80 élèves. Ce n'est pas immense, mais c'est un véritable dojo à la japonaise. »

Lui ne combat plus. Mais il continue de s'entraîner : « Pendant toutes ces années, je me suis ménagé. Des copains qui ont poussé à fond sont décédés ou ne pratiquent plus. Moi, j'espère continuer jusqu'à 100 ans », glisse-t-il dans un sourire malicieux. « Quand je mets un pied sur le tatami, j'ai toujours la même sensation que la première fois. »

« Il faut faire des efforts »

Luigi Carniel rit lorsqu'on évoque ses mains fines et sa musculature discrète : « Les Occidentaux pensent que la force, c'est avoir de gros muscles. C'est faux. Pour moi, la musculation ralentit le mouvement. » Pour le forgeage, c'est pareil : « Je manie un marteau de trois kilos comme un outil léger. »

Le métier est « pénible » et va « disparaître », selon lui : « Nous ne pouvons pas produire au même prix que l'industrie. Et peu de gens aiment les belles choses », regrette-t-il. Il voudrait remettre la vieille forge, datant de 1747 : « On verra bien ce qui se passera quand je ne serai plus là. Des jeunes essaient mais, au bout de quelque temps, ils disent que c'est salissant et fatigant. Moi, ça ne m'a jamais dérangé. » Il regarde ses mains couvertes de suie avant d'ajouter : « Il faut faire des efforts, comme dans les arts martiaux. »

Un couteau 100% terroir neuchâtelois

« Neuchâtel est mon pays. J'ai voulu faire quelque chose pour lui. » Luigi Carniel a fait renaître de ses cendres le corbet, fameux couteau utilisé par les vigneron neuchâtelois au XVIIIe siècle et disparu depuis. Le forgeron le réalise sous trois formes : la torrée, le lacustre et le vigneron, reflétant les différents paysages neuchâtelois. Pour ce faire, Luigi Carniel utilise un matériau d'une qualité exceptionnelle, de l'acier de Damas, soit plusieurs types d'aciers superposés, soudés puis martelés. Il les replie ensuite afin de façonner les 126 couches du corbet, créant ainsi une lame unique et solide. Pour fabriquer les manches, Luigi Carniel utilise du bois des forêts neuchâteloises. « Il faut compter une semaine de travail pour un seul couteau », précise le forgeron. Soit environ 500 francs la pièce. VH

[Retour au début du chapitre corps expert](#)

Le bonheur est dans le pied



LA LIBERTÉ

05.08.2019 © Bérénice L'Épée

Caroline Moireaux et quelques-unes de ses paires de chaussures ayant globe-trotté avec elle.

Un kilomètre à pied, ça use... alors 20 000 ! C'est la distance abattue par Caroline Moireaux autour du monde

Corps experts (2/5) » Le nez, la bouche, les oreilles, les pieds ou les mains : notre série d'été met en valeur le savoir-faire corporel et exceptionnel de cinq passionnés.

Les pieds de Caroline Moireaux l'ont portée durant 8 ans, pour faire le tour de la Terre. Le 1er juin 2011, alors âgée de 31 ans, ils sont partis de la place de la Liberté à Lons-le-Saunier, chef-lieu du département du Jura, en France. Pour terminer leur périple en 2019, le 1er juin également.

Direction la Suisse. Le pied gauche suivi par le droit, et souvent inversement, ils traversent l'Helvétie en 52 nuits et 559 kilomètres, avant d'entrer en Italie, puis de poursuivre leur marche via la Slovénie, la Croatie, le Monténégro, la Serbie, la Bulgarie, la Turquie, la Géorgie, l'Azerbaïdjan, l'Iran, l'Ouzbékistan, le Kirghizistan, jusqu'au Kazakhstan deux ans plus tard.

Huit paires

Mais c'est déjà à partir de la Croatie que Caroline commence à se sentir dépaysée. « C'est dans la façon de vivre des gens. Ils font encore le pain à la maison, à la main, ils le collent sur le four. » Ce retour en arrière en avançant, un vrai panard : « J'ai commencé à reculer dans le temps. Et plus on va vers l'est, plus on va dans le passé, c'est génial ! » s'enthousiasme Caroline dans un large sourire.

Pour de multiples raisons, tant personnelles que pratiques, Caroline revient mettre ses pieds au chaud deux hivers de suite en France, en 2013 et 2014. Mais, à chaque fois, elle les fait repartir depuis le dernier point d'arrêt. Ensuite, plus rien ne l'arrête, et surtout pas ses pieds, qui se portent comme un charme.

Ses huit paires de chaussures de marche ne peuvent pas en dire autant. « C'est surtout l'asphalte qui fait mal, explique la piétonne, je préfère largement les chemins de biquettes. » Mais quand la route a parfois raison de sa vouë plantaire, elle finit la journée les orteils dans des Crocs, « des chaussures que seules des personnes qui n'en ont jamais porté n'aiment pas », dit-elle.

Deux-roues

Chine, Mongolie, Russie, Corée du Sud, Japon... Elle troque son moyen de locomotion pour un deux-roues, sans passion. Les contingences liées aux visas l'obligent à adopter la petite reine pour respecter les délais de sortie des pays. Enfin, pour changer de continent, Caroline prend le pied marin et passe un an sur l'océan Pacifique à bord d'un voilier.

Elle débarque en Alaska en 2016, y traîne ses guêtres sur 1260 km, puis monte en selle depuis le Canada jusqu'en Californie en 2018, contourne le Mexique par bateau, et prend le temps de reposer ses pieds pour faire cheminer son esprit durant quatre mois au Guatemala et cinq mois au Costa Rica. Sa dernière destination est Marseille, de là elle marche encore vers Lons-le-Saunier, la boucle est bouclée.

Quatre euros

La trentenaire est d'abord partie accompagnée, mais le voyage avec pour seule compagnie ses pieds s'est imposé à elle au bout de quatre ans, en quête qu'elle était de spiritualité. « La marche a un rôle à jouer dans cette soif spirituelle. Si on veut se recentrer et mener une réflexion, alors il faut partir seul et, oui, à pied. A pied parce qu'on est proche de la nature, parce que c'est lent. Et puis on ne s'en remet qu'à eux, on n'a pas à s'inquiéter de rater un bus ou de crever un pneu. »

Pieds libres, le blog qu'elle a animé pendant son voyage, exprime cette volonté d'échapper à l'encombrement. Avec un budget de quatre euros par jour, la vie pédestre a permis à la Française de parcourir 29 pays, de devenir végétarienne et de dessiner les contours d'un art de vivre : « Revenir au naturel, à ses propres ressources, faire tout soi-même, consommer local... » Ce qui se traduit dans cette décision concrète : les supermarchés, la globe-trotteuse n'y mettra plus les pieds.

En chiffres

Le tour du monde

43 078 km parcourus au total.
19 159 km parcourus à pied.
25 à 30 km de marche en moyenne par jour.
14 500 km parcourus à vélo.
10 000 km environ parcourus en bateau, avion, bus.
9 mois de préparation.
8 ans de voyage.
29 pays traversés.
22 kg portés sur le dos.
4 € de budget par jour.
8 paires de chaussures de marche.
2 paires de Crocs.
3 couches d'habits.
2 culottes.

[Retour au début du chapitre corps expert](#)

Un nez au service du vin



LA LIBERTÉ

© Sabine Papilloud 06.08.2019 France Massy

Richard Pfister finalise une collection d'odeurs liées au vin que le public devrait retrouver en 2020 dans un coffret initiatique.

Œnologue parfumeur, Richard Pfister œuvre comme conseiller pour améliorer la compréhension des vins

Corps experts (3/5) » Le nez, la bouche, les oreilles, les pieds ou les mains : notre série d'été met en valeur le savoir-faire corporel et exceptionnel de cinq passionnés.

Il ne l'a pas encore assuré, mais ça ne va pas tarder. « Assurer un nez coûte très cher, mais je ne vais pas pouvoir m'y soustraire très longtemps encore », confie celui dont la protubérance faciale est le principal outil de travail. Richard Pfister, de son état œnologue et parfumeur, est nez. Un spécialiste des fragrances, odeurs et parfums. Mais à cette spécificité olfactive, le Vaudois d'origine (il vit actuellement à Semsales) ajoute un atout supplémentaire : le goût.

Ce fils de vigneron a commencé sa carrière par une formation d'œnologue à Changins. Passionné de dégustation et d'analyse sensorielle, il a axé sa thèse d'ingénieur sur les relations possibles entre l'œnologie et la parfumerie. « J'ai eu la chance d'effectuer ces recherches sous la houlette de Daniel André, un parfumeur créateur de Genève, un des meilleurs parfumeurs de Suisse. » Sa thèse primée, Richard Pfister part vinifier en Espagne, chez Gramona, un des papes du cava. Un grave accident de moto le contraint à une convalescence de plusieurs années, mise à profit pour apprendre le métier de parfumeur chez ce même Daniel André et participer à la création de parfums de luxe.

« Je forme à l'olfaction des vigneron, des dégustateurs » Richard Pfister

Aujourd'hui, Richard Pfister exerce en tant qu'œnologue-conseil spécialisé en aromatique et plus spécifiquement dans le rôle des molécules aromatiques.

Stress et réchauffement

Droit et élégant, mesurant 5,8 cm, il n'a rien d'un pic, le nez de Richard Pfister, encore moins d'une péninsule, et pourtant il est en train de le rendre (presque) aussi célèbre que celui du héros d'Edmond Rostand. Ses compétences dans le domaine de l'œnoparfumerie sont requises aux quatre coins du monde des vins où il dispense conférences, formations et consulting olfactif. « Je forme à l'olfaction des vigneron, des œnologues, des chercheurs, des dégustateurs. Je donne aussi des cours à Changins et aux Universités de Dijon et de Bordeaux », détaille Richard Pfister.



En tant que consultant, il est appelé en Europe de l'Est où il explore notamment les caractéristiques aromatiques des cépages autochtones. Au Chili, en Russie et au Kazakhstan également. « En France, la maison Bollinger m'a demandé d'entraîner ses œnologues à identifier les différents nez du bois, à reconnaître les molécules caractéristiques de ces contenants et à faire le lien avec la vinification. A Montpellier, je travaille avec des chercheurs pour mieux appréhender les différents profils aromatiques du sauvignon blanc et des rosés, et proposer des méthodes culturelles et des itinéraires œnologiques pour les atteindre. »

Un de ses sujets phares est lié au réchauffement climatique : « La vigne subit souvent un stress hydroazoté qui procure une molécule, l'acétophénone, qui amène un vieillissement prématuré du vin. En intervenant en amont, on peut y remédier en apportant des compléments au sol ou sur les feuilles », explique le spécialiste.

Ça ne sent pas la rose

Dans un autre registre, Richard Pfister a travaillé pour le Musée olympique, à Lausanne, sur les odeurs du sport. « J'ai recréé la sueur humaine à partir de certaines molécules qu'on retrouve dans la sueur de cheval, dans le cumin, dans les glandes anales de la civette d'Afrique ou encore dans le castoréum, une sécrétion des glandes sexuelles du castor. » Vos narines se pincent ? Ces odeurs vous dégoûtent ? Vous préférez la rose ou le litchi qui tous deux contiennent une molécule commune (l'alcool phényléthylrique) ? Pas notre œnologue parfumeur qui avoue un petit faible pour le castoréum. « C'est une de mes fragrances préférées. Je la retrouve souvent dans le bouquet des vins vinifiés en grappes entières. »

Richard Pfister, *Les Parfums du vin. Sentir et comprendre le vin*, Ed. Delachaux et Niestlé, 2013, 256 pp., ouvrage qui décrit 152 odeurs des vins en détail. Informations : www.oenoflair.ch

Tout un chacun peut affiner son odorat

Dans l'histoire humaine, l'odorat a été notre premier outil de survie. « On sentait ce qu'il fallait manger, ce qui était bon pour nous, grâce aux odeurs. On sentait le danger grâce aux odeurs. Tout notre système nerveux est relié aux odeurs. C'est pour ça qu'elles nous influencent tout le temps et que nos émotions, une montée d'adrénaline, le rythme cardiaque, peuvent modifier leurs perceptions », précise Gérard Pfister, nez. « Ajoutez à cela qu'au moment où l'embryon fabrique ses récepteurs olfactifs, ceux-ci se positionnent aléatoirement sur la surface de l'épithélium olfactif »: ainsi jamais deux personnes ne disposent d'un système semblable. Chaque individu a des références différentes et ne sent pas la même chose que son voisin.

Mais tout un chacun est suffisamment doté pour affiner son odorat. L'œnologue parfumeur s'entraîne plusieurs fois par semaine avec plus de 1000 standards olfactifs qu'il s'exerce à reconnaître à l'aveugle. Il nous conseille de fourrer notre nez dans tout ce qui est à notre portée et de visualiser l'objet : « L'image aide à fixer l'odeur dans le cerveau. » FMA

[Retour au début du chapitre corps expert](#)



Christophe Huguenin a installé son atelier au troisième étage de la maison familiale. © Sabine Papilloud

Dans son atelier de Trient (VS), l'artisan souffleur Christophe Huguenin joue avec la bouche

Corps experts (4/5) » Le nez, la bouche, les oreilles, les pieds ou les mains : notre série d'été met en valeur le savoir-faire corporel et exceptionnel de cinq passionnés.

Les mains sont les premières à se mettre en action. Le coup de poignet rapide et précis permet à Christophe Huguenin de ramollir juste ce qu'il faut la baguette de verre qui danse sous la chaleur intense du chalumeau. La bouche de l'artisan souffleur de verre peut alors venir épouser l'embouchure du tube et commencer à insuffler de l'air dans la matière incandescente. Tel un musicien pratiquant un instrument à vent, l'artisan devient alors artiste pour donner forme au verre devenu malléable et complice.

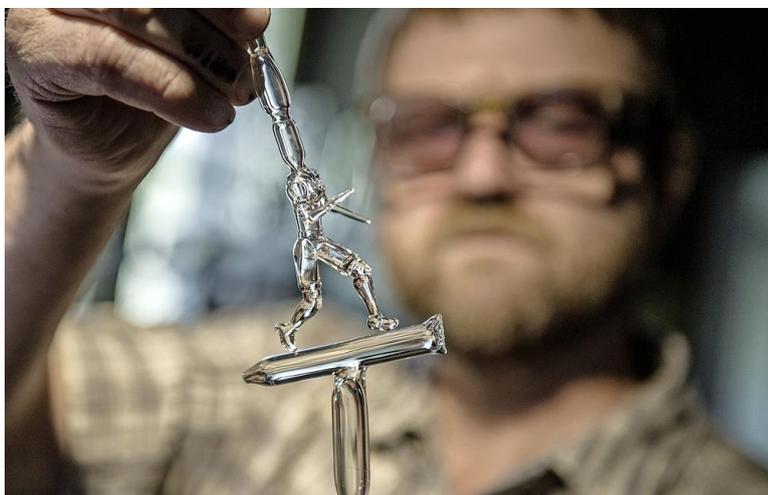
« Le soufflage permet justement de repousser la matière depuis l'intérieur. Matière qu'il est impossible de modeler à la main puisque le verre est ramolli à une température comprise entre 800 et 1200 degrés », précise Christophe Huguenin. Outils en graphite ou pinces en inox peuvent alors au gré des travaux et de l'inspiration du créateur intervenir sur l'objet, aider à assembler d'incroyables compositions.

Car Christophe Huguenin, en plus de pratiquer la verrerie à usage technique, s'est spécialisé dans la réalisation de pièces décoratives. Surfeurs, animaux majestueux, musiciens, autos de collections ou attelages de chevaux viennent prendre place dans des lampes ou carafes. « J'aime obtenir des formes complexes en verre creux et offrir ainsi à la lumière des variations infinies de réfraction », confesse le créateur, installé à Trient (VS) depuis le début des années 2000, après avoir loué un atelier à Martigny.

Force détails

En ce jour de juillet, il souffle avec méthode dans un tube de verre de quelques millimètres de diamètre qui va donner vie au fil des exhalations à un randonneur d'une dizaine de centimètres de haut. Un modèle « réduit » qui ne va pas empêcher l'artisan de fabriquer avec sa bouche force détails, comme des bâtons, un sac à dos. « Et même une casquette. »

Tous les sujets imaginés par le Neuchâtelois de naissance sont fabriqués à base de tubes et de baguettes de verre qui mesurent de 3 millimètres de diamètre à 150 mm. « Une matière première que je vais réchauffer ponctuellement. Là, j'utilise le plus petit diamètre du tube pour créer le cou ou les bras du marcheur. » Quelques minutes plus tard, il élargit le tube en soufflant pour matérialiser la largeur du buste. « On peut aussi



ajouter de la matière. Sur une préforme, je vais chauffer une partie de sujet, puis une autre masse de verre fondante au bout d'une baguette que je viens déposer sur la base, illustre Christophe Huguenin. Mon souffle va repousser la matière. Je crée une petite excroissance, qui peut aller dans tous les sens. »

« L'objet que je réalise doit de toute façon toucher et émouvoir la personne qui le reçoit »

Christophe Huguenin

Il est temps de passer à la réalisation d'un deuxième personnage. « Une marcheuse que je vais ensuite glisser – comme son compagnon – dans une carafe que je dois aussi souffler. » C'est l'une des particularités de la technique du soufflage de verre au chalumeau qui permet de soigner le moindre détail. Une fois terminée, la splendide composition servira à récompenser les meilleurs temps du Trail du Vélain. « Une carafe avec son sujet à l'intérieur demande entre 5 et 10 heures de travail selon la complexité des pièces », explique celui qui s'est spécialisé dans la microverrerie et dit préférer travailler à la main plutôt qu'au tour.

« L'objet que je réalise doit de toute façon toucher et émouvoir la personne qui le reçoit. » Christophe Huguenin met un point d'honneur à se documenter en profondeur pour que la pièce soit crédible, quel que soit le motif commandé par le client. « Je me dois de soigner les détails pour que le récipiendaire – surtout s'il est spécialiste du thème choisi – se retrouve dans ma création », confesse-t-il.

Sur un coup de cœur

Devenu artisan souffleur de verre sur un coup de cœur, il se souvient : « Quand je suis arrivé en âge de choisir une profession, j'ai eu la chance de voir à l'œuvre un souffleur sur verre de Neuchâtel en démonstration. J'ai été littéralement fasciné par le travail de ce matériau qui devient fluide en chauffant. » Après avoir suivi un apprentissage dans une petite entreprise genevoise spécialisée dans la fabrication d'appareils de laboratoire, il décide de se mettre à son compte, rallie le Valais où il a rencontré son épouse. « J'ai d'abord déménagé mon atelier de Neuchâtel vers Martigny, avant de venir m'installer à Trient il y a près de 20 ans. »

Et c'est là, dans son atelier installé au... troisième étage de la maison familiale de son épouse, qu'il vit pleinement sa passion devenue sa profession. « Il y a peu de millionnaires parmi les personnes qui pratiquent les métiers d'art », rigole Christophe Huguenin. Mais il réussit, depuis plus de trente ans, à vivre de ses créations : « Je suis content d'arriver à trouver l'équilibre financier. Et je suis riche de tellement d'autres choses... »

Un savoir-faire et un patrimoine à transmettre

Christophe Huguenin est titulaire d'un certificat fédéral de capacité de souffleur d'appareils en verre décroché dans les années 80. « Par la suite, cette profession a été sortie du catalogue des CFC », regrette l'artisan de Trient. L'apparition d'une nouvelle association faîtière des artisans verriers a heureusement comblé cette lacune. Les jeunes ont ainsi à nouveau la possibilité de décrocher un CFC au bout de leur apprentissage.

Christophe Huguenin, de son côté, n'a jamais cessé de payer de sa personne pour transmettre son savoir-faire. « Je consacre tous les étés quelques journées pour recevoir les enfants de divers passeports-vacances du Valais romand dans mon atelier de Trient. » Le créateur cherche aussi à sensibiliser un public plus large lors des démonstrations qu'il continue d'organiser dans les marchés et autres foires-expositions. PG

[Retour au début du chapitre corps expert](#)

Tendre l'oreille pour écouter son cœur



LA LIBERTÉ

08.08.2019 Loïc Marchand

Pascal Brunko dans son studio neuchâtelois de Saint-Blaise, ses oreilles à l'affût du moindre son qui ne ferait pas corps avec l'ensemble.

© Muriel Antille

Arrangeur et ingénieur du son, Pascal Brunko s'en remet à ses émotions pour créer de la musique

Corps experts (5/5) » Le nez, la bouche, les oreilles, les pieds ou les mains : notre série d'été met en valeur le savoir-faire corporel et exceptionnel de cinq passionnés.

« Lorsqu'on me demande comment je fais mon métier, je réponds toujours la même chose : je ne sais pas. » Assis au centre de son studio d'enregistrement, tel un roi en son palais, Pascal Brunko est un homme heureux. Le Neuchâtelois de Saint-Blaise est propriétaire de Damp studio depuis plus de dix ans. Il a fait de sa passion d'enfance son métier.

Producteur, arrangeur musical, ingénieur du son... C'est un touche-à-tout et un puits de sciences acoustiques. La musique, c'est (toute) sa vie. L'ouïe, son arme secrète. « Nous véhiculons tellement d'émotions au travers de ce sens. Nos autres facultés ne seraient rien sans nos oreilles. Elles approfondissent notre expérience. »

Dissocier les sons

Pascal Brunko et la musique sont unis depuis toujours et pour toujours. « J'ai reçu mon premier instrument à cinq ans. C'était un superbe violon », se remémore-t-il. Il en a huit lorsque ses parents lui confient sa première table de mixage. « J'ai tout de suite aimé dissocier les sons. » Sa chambre est alors munie de six haut-parleurs. Un (très) bon début. Puis arrive le temps du premier groupe et des premiers concerts.

Malgré ces prédispositions évidentes, il ne consacre étonnamment pas ses études à la musique. Mais en plein cursus technique, il quitte l'école à six mois des examens finaux. Il a 19 ans. « Je ne le sentais pas », explique-t-il.

Pascal Brunko choisit alors une école de musique à Paris, où il se retrouve à peine quelques mois plus tard. Heureux hasard, son professeur n'est autre que Jean Roussel, musicien et compositeur originaire de l'île Maurice, qui a notamment collaboré avec Cat Stevens, The Police et Bob Marley. Son jeune élève fait ce qu'il a toujours fait depuis : écouter son cœur. « Son discours me parlait. Les émotions que lui procurait son métier résonnaient en moi. » Pascal Brunko vient de trouver sa voie. Du côté de l'ombre et de l'écoute, plutôt que des projecteurs et de la composition.

« Je me sens davantage comme un cuisinier que comme un éleveur. Je préfère créer des recettes en réunissant des ingrédients plutôt que de les produire, illustre l'ingénieur du son. Sans les artistes, je ne serais rien. » Des artistes avec qui il est toujours « direct et franc », tout en restant partant pour un bon mot ou une blague. « Cela les pousse à donner le meilleur d'eux-mêmes. J'ai envie de les emmener là où ils n'avaient même pas pensé aller. J'aime le processus de création, ces remises en question quotidiennes. »

Dans son studio neuchâtelois, Pascal Brunko nous offre l'écoute de l'une de ses dernières productions. « Cet album a nécessité cinq ans de travail », explique-t-il, ému. Il lance le morceau. Son ouïe se met en éveil, instinctivement. Le mélomane se transforme. Son regard, si concentré jusqu'alors, se perd dans l'espace. La musique le transporte. Il vit chaque accord, chaque instrument. « Et là, la guitare. Oh et maintenant, le piano. Et boum, la batterie fait son entrée... »

La voix de sa fille

Tel un chef d'orchestre, il accompagne ses commentaires de gestes, de mimes. Sa jambe droite semble ne pas pouvoir s'arrêter de battre le rythme. « J'en ai la chair de poule. C'est ça que j'aime : créer un arrangement qui suscite des émotions. Ça devient même souvent physique. »

A 46 ans, ses oreilles sont désormais bercées par d'autres sons que la musique. Les percussions et les instruments à vent ont été remplacés par la voix d'un nouveau-né. Papa d'une petite fille depuis cinq mois, Pascal Brunko l'admet : Eva a changé sa vie. « Si tu me demandes de choisir entre sortir et m'occuper de ma petite, le choix est vite fait. Je pourrais passer des heures à l'écouter. C'est un truc de dingue ! »

(legende) Pascal Brunko dans son studio neuchâtelois de Saint-Blaise, ses oreilles à l'affût du moindre son qui ne ferait pas corps avec l'ensemble. Muriel Antille

Traduire les sons en images

Distinguer les sons fait partie du travail de Pascal Brunko. Après tout, c'est à cela que sert l'ouïe. Mais l'écoute n'est que la pointe de l'iceberg. « Arranger une musique est une chose. Communiquer les sons que je désire aux musiciens en est une autre », explique l'intéressé. « Ma difficulté est la suivante : je décris un élément immatériel, qui n'existe pas en mots, par une image. » Autrement dit, comment décrire la qualité d'un son sans posséder de vocabulaire précis pour le dire ?

L'ingénieur du son se débrouille comme il peut : « J'essaie d'imiter les sons au plus près de la réalité. » Il a aussi développé un langage fait d'images. Ainsi, un pianiste pourrait devoir jouer une partition avec plus ou moins d'« attaque », de manière plus « ronde », « vibrante », ou encore... en donnant une couleur de « bois » au son. LM

[Retour au début du chapitre corps expert](#)

[Début du document](#)

Compilation de quelques documents internet

& **LA LIBERTÉ** & ETH e-periodica

Tractobénichon 2005	2005	6 p
L'amour d'un homme pour le bruit pur des tracteurs d'autrefois	2008	3 p
Traktoren aus vergangenen Zeiten	2008	1 p
Tractobénichon 2010	2010	7 p
Des doigts de fée pour remonter le temps	26.07.2010	2 p
La tractobénichon réécrit à sa manière le scénario du bonheur est dans le pré	12.09.2010	1 p
Ils moissonnent comme en 1900	25.07.2016	2 p
Trente ans à choyer des tracteurs	16.06.2015	2 p

----- mise à jour 14.04.2021 / R.Andrey

Tractobénichon 2005



fin juillet : moisson

10- 11 septembre : fête de la Tractobénichon

Organisation : Remy Chatagny et Sociétés de Corserey

Tractobénichon 2005

La Bénichon est une fête fribourgeoise qui célèbre la fin des grands travaux agricoles. La plus importante a lieu le 2e week-end de septembre.

La manifestation que nous organisons à cette occasion a pour but de recréer l'ambiance des activités agricoles du début du siècle tels le battage du blé ou les labours d'automne.

Ce dossier vous donnera un aperçu de ce que furent les Tractobénichons de 1993, 1997 et 2001. La première édition rassembla plus de 5000 personnes sous un soleil radieux. Lors des éditions suivantes, entre 7000 et 8000 personnes ont pu apprécier l'atmosphère de ces travaux d'antan à chaque manifestation.

Ces travaux sont exécutés avec les moyens et techniques de l'époque et tous les villageois endossent, à cette occasion, les costumes de l'époque.

Nous vous présentons ci-après quelques séquences des travaux à l'ancienne illustrés par des images des Tractobénichons de 1993, 1997 et 2001.

La moisson



Les premiers grands travaux de la moisson commencent lorsque que le blé est arrivé à maturité (en général entre le 15 et le 31 juillet).

Fauchage à la faux



Une fois le blé coupé, les gerbes étaient façonnées et liées par les femmes afin d'en faire des moillettes.

Les premières machines ont facilité ces durs travaux.



Moissonneuse-lieuse tractée

Les gerbes mises en moillettes permettent aux grains de terminer leur maturation.



Gerbes en moillettes

Le blé était ensuite récolté puis mis en grange pour être battu à la fin de l'été.

Le battage

Le battage consiste à extraire le grain de l'épi au moyen d'une batteuse.



Les premiers tracteurs fournissaient l'énergie pour entraîner ces anciennes machines grâce à de longues courroies.



Lanz Bulldog de 1929

Le petit verre de blanc permettait de mieux supporter la poussière et ces durs labeurs.



La préparation du bois de feu pour l'hiver faisait partie des travaux agricoles.



Scie à ruban autonome

Pourquoi la Tractobénichon ?

Nous devons l'initiative de cette manifestation à M. Remy Chatagny qui met à disposition sa collection de plus de cent anciens tracteurs et diverses machines agricoles en état de marche.



Remy Chatagny bichonnant un de ses tracteurs

Photos Repond Nicolas

[Retour au début du chapitre Remy Chatagny Corseret - Tractobénichon](#)

Remy Chatagny

L'amour d'un homme pour le bruit pur des tracteurs d'autrefois

Fraîchement retraité, Remy Chatagny, de Corserey (FR), occupe tout son temps libre à sa collection de tracteurs d'autrefois. Il en possède une bonne centaine, de toutes les marques, époques et motorisations, qu'il a acquis en Suisse, en Europe et sur le continent américain. Récit de presque trois décennies consacrées à la réanimation de mécaniques devenues muettes à cause du désintérêt utilitariste de l'homme du vingtième siècle.

Xavier Pilloud, journaliste, Fribourg

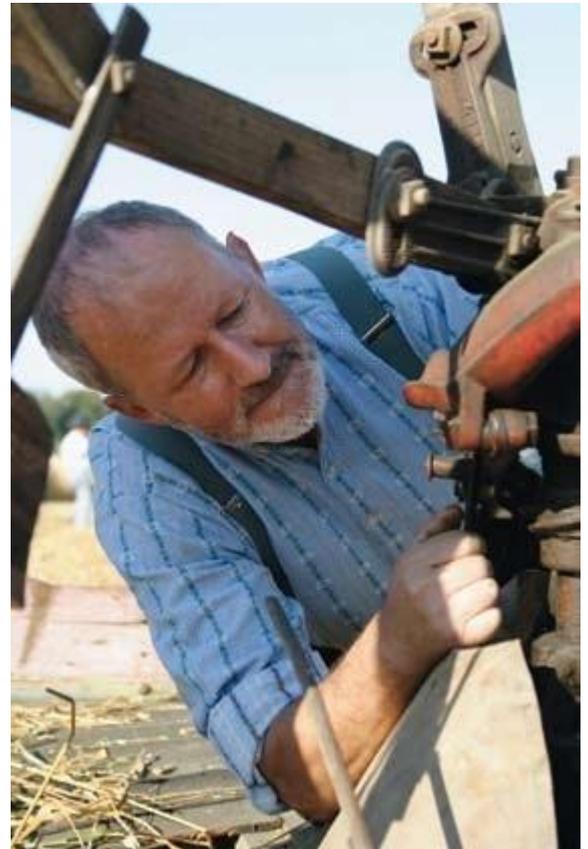
Photos (copyright) : Nicolas Repond, Bulle

Remy Chatagny a pris il y a quelques mois une retraite anticipée. A l'âge de 62 ans, ce Fribourgeois a décidé qu'il avait assez de choses à faire dans le vaste hangar qui jouxte sa maison, à Corserey. Dans cet entrepôt dorment plus de cent tracteurs de collection, datant de 1918 à la fin des années 50. « Mais en tout, il y en a 450 qui ont dû transiter par chez moi », précise Remy Chatagny, la barbe souriante et l'œil malicieux. Blanc et Paiche, Titan, Lanz Bulldog, Bucher, Franz, Steyr, Hürlimann, Vevey, John Deere, Massey, Case, Vierzon, le béotien est vite étourdi par la profusion des marques de tracteurs.

Ces acteurs de la mécanisation de l'agriculture et témoins du passé des campagnes sont aussi des bijoux de mécanique et des créations d'inventeurs géniaux. « Les moteurs des automobiles se sont tous très vite ressemblés, explique Remy Chatagny. Dans les tracteurs en revanche, il y a eu longtemps une grande diversité entre les marques. » Deux-temps, monocylindres, systèmes neutres stationnaires à force d'entraînement aux boules chaudes, diesel ou essence, les monstres de fonte de sa collection disposent de modes de propulsion aussi variés que surprenants. Les systèmes d'allumage eux aussi sont des curiosités. Certains tracteurs démarrent grâce à la chaleur émise par un fer à souder, d'autres par l'explosion d'une cartouche de fusil de chasse !

Plus que réparer, restaurer

Remy Chatagny s'est pris de passion pour les tracteurs – « je suis un ravagé des tracteurs » comme il dit – par goût pour la mécanique. L'homme pour qui il est important « de sentir l'intérêt des vieilles choses » trouve son bonheur lorsqu'il peut redonner la vie à un engin cliniquement mort. « Un tracteur qui ne démarre pas ou qui me résiste, je ne supporte pas », témoigne le sexagénaire. C'est ainsi que depuis 1980, il acquiert des spécimens dans les arrière-cours des fermes ou chez les garagistes pour les retaper patiemment. Son travail n'est d'ailleurs pas celui d'un réparateur, mais celui d'un restaurateur. Remy Chatagny démonte pièce par pièce les moteurs, pour nettoyer chaque élément, le changer si possible ou même le fabriquer à neuf, grâce à un de ses amis mécanicien qui possède un tour et « sait tout faire avec ».





Après des journées entières consacrées à dés- encrasser la mécanique, à ressouder la fonte, à ôter la rouille et à repeindre, le tracteur peut redémarrer, reprendre le chemin des champs, à Corserey. « Ce qui est vraiment beau c'est d'entendre le bruit du moteur », dit le collectionneur, qui, pourtant, n'est parfois pas par- venu à ramener dans le monde du son et du mouvement certains de ses pensionnaires. Remy Chatagny possède une vaste littérature de classeurs, guides et manuels, en allemand, en italien, en anglais et en français, qui lui per- met de tout savoir sur tel John Deere de 1954 ou tel Blanc et Paiche de 1918. « Il y a absolument tout dans ces descriptifs », sourit le monteur- électricien de formation.

Du prix de la ferraille au prix de la collection

Il débute en 1980, en achetant un petit Steyr pour s'occuper de son coin de forêt. Ensuite, il acquiert plusieurs modèles de ce genre, qui n'intéressent plus les agriculteurs, au prix de la ferraille, entre 200 et 400 francs, pour les restaurer et les revendre à des collectionneurs, ou bien sûr pour les garder. Très vite, il se met à sillonner la Suisse, à la recherche de modèles plus rares. « Les Suisses allemands m'en ont pas mal fourni, fait remarquer Remy Chatagny. Ils aiment que leur ferme soit propre en ordre et se débarrassent des vieux tracteurs. » Sa collection ne cesse de croître. Le Fribourgeois est introduit dans le réseau international des collectionneurs, un petit monde. Des rabatteurs lui signalent des pièces de grande valeur dans les pays où elles se cachent, en Argentine, aux Etats-Unis, au Canada, à Cuba. Il demande un descriptif de la bête, un bulletin de santé éventuellement, puis il achète, pour plusieurs milliers de francs, ou il renonce. Il ne découvre son acquisition que plusieurs semaines plus tard, après le transport en conteneur dans un cargo.

De manière étonnante, le collectionneur a rarement été trompé ou déçu par une acquisition à l'international et à l'aveugle. « Vous savez, ça marche à la confiance, explique-t-il. Mais je me suis quand même fait avoir avec un Lanz Bull- dog 1953, qui vient de Cuba. » Arrivée dans un état déplorable, payée au prix fort, la machine n'avait à peu près aucune pièce en état de fonctionner et sa carrosserie était dénaturée. « On a bossé de nombreux mois dessus », lâche Remy Chatagny, fier malgré tout de posséder un objet importé de Cuba avant que le régime castriste ne ferme les frontières. Rouge flamboyant, le monstre de plus de trois tonnes est rangé tout au fond du hangar de Corserey. Les Lanz Bull- dog sont les modèles les plus prisés des collectionneurs.

Patrimoine culturel en danger

Pour Remy Chatagny, il ne fait pas de doute que les tracteurs, en tant qu'outils de travail et moyens de transport, font partie intégrante du patrimoine culturel. « Dans les fermes, aux Etats-Unis, on trouve encore les générations de tracteurs les unes à côtés des autres explique- t-il. En Suisse, en Europe, on se débarrasse des engins trop poussifs ou pas assez bardés d'électronique, c'est dommage.» La Suisse a d'ailleurs joué un rôle important dans l'histoire du tracteur. La marque Hürlimann, par exemple, a ceci de particulier que ses machines sont entière- ment estampillées du nom de la maison, du pneu au piston. D'autres marques, telle que Vevey, se sont illustrées dans les modèles spéciaux, pour les cultures agricoles ou pour les tarmacs des aéroports militaires.

Remy Chatagny est sans doute à la tête d'une des plus importantes collections du pays, d'un vrai musée, qu'il a bâti tout seul, sans aide des pouvoirs publics. « Il faut dire que je n'ai jamais rien demandé, s'amuse le sexagénaire. Je suis un individualiste et je ne veux rendre des comptes à personne. » Pourtant, « ce qui risque d'arriver, c'est que ça disparaisse », reconnaît le passionné, qui espère que ses enfants reprendront le flambeau en temps utile. Mais Remy Chatagny ne veut pas imaginer un monde où les enfants n'auraient pas une occasion de voir comment fonctionne un vrai moteur, avec quelle sonorité il ronronne, dans quel long rituel de manivelles il démarre.

En collectionneur absolu, ce Fribourgeois fils d'agriculteur n'avoue aucune préférence pour un modèle donné ou une marque précise. Il abrite dans son hangar – construit en six étapes à peu près de ses propres mains – une collection très représentative, qu'il fait visiter à qui veut la découvrir, sur rendez-vous. La seule espèce qu'il ne possède pas est le tracteur à vapeur. Ces machines, construites jusque dans les années 30, coûtent extrêmement cher. « Et vous devez beaucoup les faire travailler, sinon la chaudière se désagrège très rapidement. » Ces objets semblent réservés aux fous de tracteurs, Remy Chatagny en est seulement dingue.



*Remy Chatagny organise tous les quatre ou cinq ans la tractobénichon, à Corserey (www.tracto.ch).
Ne s'intéressant pas uniquement aux gros moteurs, il met en place cette année la quatrième édition des « Huit heures du Solex », à Corserey, les 12-13-14 septembre 2008 (inscriptions au 079 634 21 24).*



[Retour au début du chapitre Remy Chatagny Corseret - Tractobénichon](#)



Xavier Pilloud, Journalist, Freiburg
Bilder (copyright): Nicolas Repond,
Bulle

Die Leidenschaft des frisch pensionierten Remy Chatagny gehört seiner Sammlung von Traktoren aus vergangenen Zeiten: Sie umfasst mittlerweile über hundert Exemplare aus verschiedenen Epochen und Ländern.

Angefangen hat alles 1980 mit einem Steyr- Traktor, den Remy Chatagny zur Bewirtschaftung seines kleinen

Waldgrundstücks gekauft hat. Schnell war er fasziniert von diesen Vehikeln mit ihren je nach Marke verschiedenen Motoren und zuweilen kuriosen Zündsystemen. So begann der heute 62-jährige Freiburger, in der Schweiz ausrangierte Traktoren zum Schrottpreis zu kaufen, um sie danach sorgfältig auseinanderzunehmen, alle Teile zu reinigen, wenn nötig auszuwechseln und schliesslich wieder zusammensetzen. Und wenn die Veteranen dann wieder funktionstüchtig sind, fährt er mit ihnen auf den Feldwegen von Corserey herum und freut sich am Knattern ihrer Motoren. Im Laufe der Jahre wuchs Chatagnys Sammlung langsam, aber stetig, und er knüpfte Kontakte mit Traktorenfans überall auf der Welt. So gelangte er in den Besitz seltener Stücke aus dem Ausland, die Vermittler in Argentinien, den USA, Kanada oder sogar Kuba aufgestöbert und ihm zum Kauf angeboten haben. Effektiv zu sehen bekommt der Sammler seine Trouvaillen jeweils erst einige Zeit später, wenn sie in der Schweiz ankommen. Erstaunlicherweise ist er aber noch kaum je über den Tisch gezogen worden, ausser beim Kauf eines Lanz Bulldogs aus Kuba: Der teuer bezahlte Traktor aus dem Jahr 1953 kam in einem desolaten Zustand hier an und musste in monatelanger Arbeit restauriert werden. Jetzt aber gehört er zu den Prunkstücken der Sammlung, und Remy Chatagny ist stolz auf dieses Objekt, das noch vor Castros Zeiten nach Kuba importiert worden war!

Für den leidenschaftlichen Sammler gehören Traktoren zum Kulturgut unseres Landes. Im Gegensatz zu den USA, wo man auf Farmen noch viele Generationen von Traktoren nebeneinander findet, werden sie in Europa leider meist schnell durch die jeweils neuesten Modelle ersetzt, sodass man die alten Fahrzeuge kaum mehr zu Gesicht bekommt. Wer sich aber für sie interessiert, kann Chatagnys Traktoren- sammlung aus der Zeit von 1918 bis Ende der 50er-Jahre nach Vereinbarung gerne besichtigen.



Remy Chatagny organisiert alle vier bis fünf Jahre die Tractobénichon in Corserey, an der seine Traktoren zu sehen sind (www.tracto.ch). Dieses Jahr lädt er zudem zur 4. Ausgabe der « Huit heures du Solex » ein (12.–14.9., Anmeldungen unter 079 634 21 24).

[Retour au début du chapitre Remy Chatagny Corseret - Tractobénichon](#)

Tractobénichon 2010



fin juillet : moisson

11-12 septembre : fête de la Tractobénichon

Organisation : Remy Chatagny et Sociétés de Corserey

Tractobénichon 2010

La Bénichon est une fête fribourgeoise qui célèbre la fin des grands travaux agricoles. La plus importante a lieu le 2e week-end de septembre.

La manifestation que nous organisons à cette occasion a pour but de recréer l'ambiance des activités agricoles du début du siècle tels le battage du blé ou les labours d'automne.

Ce dossier vous donnera un aperçu de ce que furent les Tractobénichons de 1993, 1997, 2001 et 2005. La première édition rassembla plus de 5000 personnes sous un soleil radieux. Lors des éditions suivantes, entre 7000 et 8000 personnes ont pu apprécier l'atmosphère de ces travaux d'antan à chaque manifestation.

Ces travaux sont exécutés avec les moyens et techniques de l'époque et tous les villageois endossent, à cette occasion, les costumes de l'époque.

Nous vous présentons ci-après quelques séquences des travaux à l'ancienne illustrés par des images des Tractobénichons de 1993, 1997, 2001 et 2005.

La moisson



Les premiers grands travaux de la moisson commencent lorsque que le blé est arrivé à maturité (en général entre le 15 et le 31 juillet).

Fauchage à la faux



Une fois le blé coupé, les gerbes étaient façonnées et liées par les femmes afin d'en faire des moillettes.



Les premières machines ont facilité ces durs travaux.

Moissonneuse-lieuse tractée



Les gerbes mises en moillettes permettent aux grains de terminer leur maturation.

Gerbes en moillettes

Le blé était ensuite récolté puis mis en grange pour être battu à la fin de l'été.

Le battage



Le battage consiste à extraire le grain de l'épi au moyen d'une batteuse ou à la main.



Les premiers tracteurs fournissaient l'énergie pour entraîner ces anciennes machines grâce à de longues courroies.



La préparation du bois de feu pour l'hiver faisait partie des travaux agricoles.

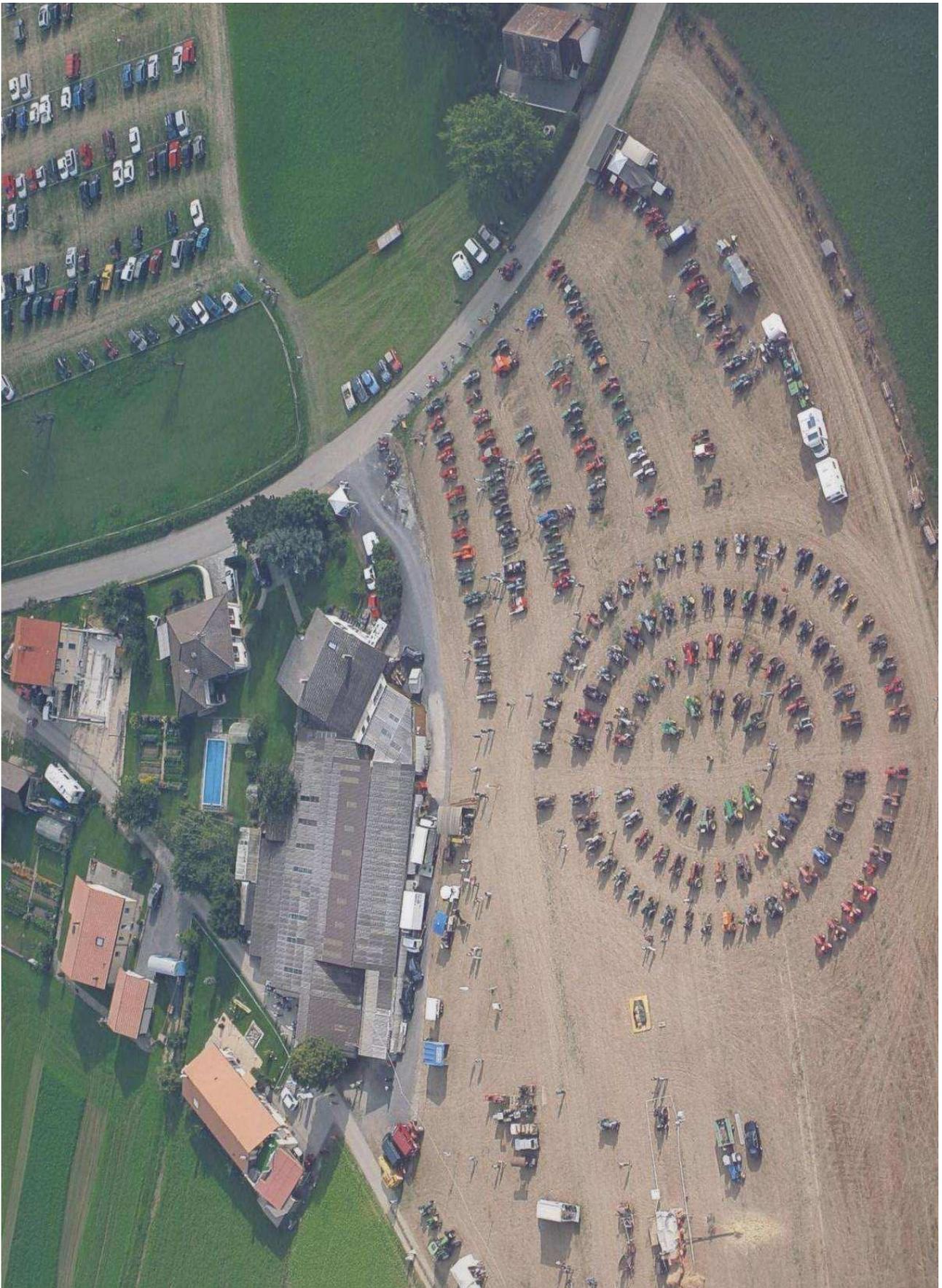
Scie à ruban autonome

Pourquoi la Tractobénichon ?



Nous devons l'initiative de cette manifestation à M. Remy Chatagny qui met à disposition sa collection de plus de cent anciens tracteurs et diverses machines agricoles en état de marche.

Remy Chatagny bichonnant un de ses tracteurs



Tracto bénichon 2005

Photos Repond Nicolas

[Retour au début du chapitre Remy Chatagny Corseret - Tractobénichon](#)



corserey ? Fabienne Vuarnoz et ses amies Lucienne et Carole Chatagny récupèrent, adaptent ou fabriquent en toiles d'époque tous les costumes de la légendaire tracto-bénichon. Avant-goût samedi, pour les moissons.

Une chemise tendue à bout de bras, Fabienne Vuarnoz désespère face aux 190 cm de Maxime, vice-président de la jeunesse de Corserey. Comment faire entrer ce grand gaillard dans un costume de travail de paysan du début du siècle passé? « A l'époque, les hommes étaient plutôt courts », explique la costumière en chef de la tractobénichon, qui vivra sa cinquième édition en septembre avec un nombre record de participants: pas moins de 170 inscrits. Dont les membres de la jeunesse, du chœur mixte et de l'amicale des pompiers.

Ecumer les galetas

Ce qui fait autant de costumes d'époque à leur mettre sur le dos, et la tâche est gigantesque pour Fabienne Vuarnoz, Lucienne et Carole Chatagny. « Je ne sais pas si on va parvenir à habiller tout le monde », s'inquiètent les costumières. Tout a commencé en 1993, quand Rémy Chatagny a lancé la première tracto-bénichon, faisant ainsi revivre son impressionnante collection de machines agricoles anciennes. Son épouse Lucienne avait déjà réuni des costumes d'époque, mais pour habiller tout le monde, les trois drôles de dames ont écumé les galetas, farfouillé chez les brocanteurs, battu le rappel des amis et connaissances susceptibles de leur prêter ou donner des pantalons en futaine ou en laine, des gilets, des bretelles et des chemises sans col. Histoire d'habiller à l'identique les moissonneurs à la faux et autres batteurs au fléau. Si la pêche aux vêtements masculins a été fructueuse, il n'en est pas de même de la garde-robe des paysannes. En désespoir de cause, Carole Chatagny a lancé une nouvelle mode: transformer en corsages les chemises de nuit en toile, souvent garnies de dentelles faites main. Pour les jupes et les tabliers, de vieux draps en lin ou coton et des enfourages de duvets à carreaux ont fait l'affaire. Début XXe garanti, pour la matière en tout cas. « J'ai pris une semaine de congé, et j'ai cousu, cousu » se souvient la jeune quadragénaire.

Pas d'anachronisme

Samedi matin, en préambule aux moissons à l'ancienne prévues pour l'après-midi, le garage aménagé de la maison de Rémy et Lucienne Chatagny a été converti en salon d'essayage: des mètres de costumes en penderie, des pantalons, des chemises ou des corsages, tous numérotés, débordent de grandes caisses en plastique. L'œil à tout mais dans une atmosphère de franche rigolade, Fabienne Vuarnoz extirpe des piles les tenues qui lui semblent correspondre au gabarit de celui ou celle qui lui fait face. Tandis que Lucienne Chatagny manie le fer à repasser avec dextérité et que Carole Chatagny aide les jeunes filles à tresser ou attacher leurs cheveux, choisir les chapeaux de paille et traquer les anachronismes: «la montre et le bracelet brésilien, ça ne joue pas, l'i-pod non plus ». Elle ne transige qu'avec les lunettes. En un tour de main, Roxane, Muriel et Mégane ont quitté leurs jeans et tee-shirts, pour enfiler la jupe froncée, la blouse en grosse toile et le tablier. Elles s'entraident et rigolent. « Remontez-moi ces tailles », gronde Fabienne Vuarnoz. Les demoiselles observent: « c'est super-confortable, c'est dommage que cela ne soit pas à la mode ». Elles ont tout même trouvé une occasion de mettre leur costume: pour faire de la pub à la tracto-bénichon, la jeunesse de Corserey a participé en tenue au concours de chant du 1er mai à Avry-devant-Pont, raconte Maxime. Le grand jeune homme est enfin habillé. La couturière lui a déniché une chemise qu'elle a élargie aux épaules. Avec, il portera un pantalon du dimanche et se passera de gilet: « XXL, ça n'existait pas à l'époque ». Lui aussi se fait remonter les bretelles au sens premier du terme. « ça m'empêche de respirer », proteste Maxime. Le casse-tête, ce sont les chaussures. Fabienne a bien récupéré deux paires d'authentiques bottines à lacets, avec des semelles à clous, mais elles sont si étroites que les pieds des filles seront vite à la torture. Des chaussures de marche feront l'affaire. Les hommes peuvent toujours porter leurs chaussures militaires, elles n'ont pas tellement changé de look. Mais pauvre Maxime, qui n'est pas conscrit. Après conciliabule, il pourra porter ses chaussures de danse. Pas très sérieux pour aller faucher. I

[Retour au début du chapitre Remy Chatagny Corseret - Tractobénichon](#)

La tractobénichon réécrit à sa manière le scénario du bonheur est dans le pré

La liberté 12/09/2010

Corserey ? Quatre à cinq mille personnes se sont pressées autour des tracteurs de Remy Chatagny et de ses invités. Une fête sage et réussie qui pourrait être la dernière.

« A Corserey, tout le monde est prêt à se grouper sur une idée un peu folle d'un artiste », assure Vincent Jaquet, président du comité d'organisation de la tractobénichon, qui a attiré entre quatre et cinq mille spectateurs ce week-end. L'artiste, c'est Remy Chatagny, 65 printemps portés avec philosophie, et une passion intacte pour les vieux tracteurs et les témoins de l'agriculture au siècle passé. Et quand on aime, on partage. Au point de vider le vaste hangar qui abrite ses trésors. Et de servir, sur une trentaine de longues tables, des assiettes de bénichon - entre 50 et 60 jambons ont été découpés selon le chef de cuisine Claude Jacquiard - de la friture et autres planchettes à quelque deux mille convives sur les deux jours. Tous ravis, selon les échos glanés à la sortie. Au grand soulagement de Dominique Macri, qui portait sur ses épaules la responsabilité de la restauration.

216 bénévoles

Si le virus de la mécanique ancienne ne semble pas être une affaire de génétique ni même de contagion chez les Chatagny, toute la famille est quand même sur le pont. Gaëtan, responsable du personnel, jongle avec 216 bénévoles. Son amie Ludivine Besomi gère les inscriptions aux repas, et ce n'est pas une mince affaire. Elise prête main forte à la décoration et à la plonge, et son compagnon Vincent Jaquet, outre ses tâches de président, ne rechigne pas à la vaisselle. Jonas est au ravitaillement et Lucienne, la maman, après s'être occupée avec Fabienne Vuarnoz de tous les costumes (« La Liberté » du 26 juillet), veille au moral des troupes. « Chéri de la nièce du collectionneur » comme il se présente lui-même, Johnny Bochud orchestre animations et démonstrations: battage du blé au fléau, à la batteuse mécanique, le sciage de bois à l'ancienne, etc. Il est aussi à l'origine du concours de dessin de vieux tracteurs des classes de 4e et 5e primaire du cercle scolaire de La Brillaz. Exposés, les collages seront récompensés par les votes du public. Cette mécanique bien huilée fonctionne grâce au dévouement total des membres des trois sociétés du village, la Jeunesse, l'Amicale des pompiers et le ch?ur mixte. S'y ajoutent les bonnes volontés qui se sont spontanément annoncées. Jusqu'à la chancelière d'Etat, Danielle Gagnaux-Morel, une habitante du village, qui a pris un tour au service.

Epaves ressuscitées

Rencontré samedi en milieu de journée, Remy Chatagny, détendu, admirait le bleu du ciel d'un ? il satisfait: « J'ai mis les cierges où il fallait. Demain, augurait-il, ce sera l'euphorie. » Et ça n'a pas manqué. Par familles et grappes entières, le public est venu tourner autour des tracteurs. Ceux du maître exposés en cercles alors que ceux des in- vités étaient alignés comme à la parade. Un triomphe pour le monteur-électricien qui a appris la mécanique au fur et à mesure qu'il étoffait sa collection. Souvent avec des épaves qu'il a complètement restaurées, voire ressuscitées. Plutôt que de les travestir en vieux jouets rutilant de peinture fraîche jusqu'aux pédales, Remy Chatagny apprécie leur carrosserie ternie par les années de labeur, mais sous laquelle bat un moulin prêt à reprendre du service. Seule concession à la couleur - refaite à l'identique - le Lanz Bulldog de 1953, avec volant en bois et siège en cuir (photo). « Il venait de Cuba, je l'ai acheté en Belgique. Il m'a fallu deux ans pour le restaurer avec Dany Papaux, un génie de la mécanique. »

Chant du cygne

Malgré ce « pur succès » le président dixit, la cinquième tractobénichon pourrait aussi être son chant du cygne. Remy Chatagny avoue avoir du mal avec le chambardement total qui précède et suit la fête. « Je ne retrouve plus rien de mes affaires! » Les jeunes en sont conscients: « On lui dit: Remy, on met où ce chénit? », explique Johnny. « Mais pour lui, ce n'est pas du chénit, chaque objet a son utilité. » Vincent Jaquet est conscient qu'une succession pourrait être délicate: « On est toujours partants, on y met tous du c?ur, mais les tracteurs, c'est la passion de Remy.»

[Retour au début du chapitre Remy Chatagny Corseret - Tractobénichon](#)



Photos
Charly Rappo

Texte
Anne Rey-Mermet

Les membres des sociétés locales, dont les filles de la Jeunesse de Corserey, ont participé à la journée de samedi en compagnie de la famille Chatagny et d'autres habitants du village.



Prélude à la Tractobénichon de septembre, des habitants de Corserey ont fauché à l'ancienne samedi

Corserey » Sous le ciel plombé de Corserey, des silhouettes d'un autre temps longent les champs. Les amples jupes ceintes de tabliers ondulent au rythme du pas des femmes, cheveux tressés et rubans. Dans leurs épais pantalons de toile retenus par des bretelles, les hommes supportent vaillamment la moiteur de l'air ambiant. Sans quelques accessoires anachroniques, de la boucle d'oreille fluo au smartphone en passant par les baskets, on se croirait au début du siècle dernier.

Mais le voyage dans le temps ne s'arrête pas aux vêtements. Tout ce petit monde est réuni en ce samedi matin aux abords du hangar de Remy Chatagny pour faire les moissons à l'ancienne. Point de moissonneuse-batteuse high-tech avec GPS, ces paysans d'un jour s'appêtent à commencer leur matinée avec une faux et des liens de ficelle.

Depuis la première édition en 1993, cette journée festive est devenue un prélude incontournable à la Tractobénichon. Cette manifestation organisée ponctuellement par la famille Chatagny permet aux curieux de découvrir la façon dont travaillaient nos aïeux dans les champs. Après cinq éditions (1993, 1997, 2001, 2005 et 2010), la prochaine est fixée au week-end du 9 au 11 septembre. « Nous avons commencé avec cette journée de moissons à l'ancienne en 1993 parce qu'il nous fallait du blé à battre à la Tractobénichon », se souvient Remy Chatagny.

Costumes d'époque éternés

Tous les habitants du village et les membres des sociétés locales sont conviés à participer à cette journée. Beaucoup éternent ici les costumes d'époque qu'ils porteront lors de la fête en septembre. Les 250 bénévoles de la manifestation – il reste des places à prendre – se voient fournir des vêtements. Chemises et pantalons se serrent sur un portant non loin de l'impressionnante collection de plus de cent tracteurs de Remy Chatagny. « Pour les hommes, ce sont surtout des pièces que nous avons récupérées. Et pour les femmes, beaucoup d'habits ont été cousus exprès », indique Eric Waeber, membre du comité d'organisation.

Chapeaux vissés sur la tête pour se protéger du soleil qui fait une timide apparition, les filles de la Jeunesse de Corserey commencent à ramasser les épis tout juste fauchés. A la faux, le conseiller d'Etat Georges Godel semble ravi de s'essayer à ces anciennes techniques plutôt physiques. La tâche n'est pas de tout repos pour les jeunes filles non plus, il faut rassembler les tiges et remettre tous les épis du même côté. « Vous posez les liens de ficelle par terre et ensuite les gerbes par-dessus », explique Remy Chatagny. Au bout de la ficelle tressée, une pièce de bois permet de nouer la gerbe en enroulant la ficelle autour. Fourches, faux ou liens: tout est d'époque.

Femmes et enfants s'attaquent à ce travail fastidieux, tandis que les hommes s'emploient à faire démarrer les tracteurs dont ils se serviront ensuite. « Il fallait de la patience! » souffle une jeune fille en alignant les épis. « Il y avait plus de monde pour les moissons à l'époque », lui répond sa voisine. « Il faudrait engager ceux qui discutent là-bas », rigole la jeune moissonneuse.

Une fois les gerbes nouées, il faut les rassembler en moyettes pour permettre au blé de sécher. « Vous en placez une debout au milieu et ensuite vous appuyez les autres contre de chaque côté », démontre Remy Chatagny, aidé d'un de ses trois frères. Une dernière gerbe vient coiffer le tas pour le protéger de la pluie. Une technique qui permet aux grains de sécher, ce qui n'est pas un luxe par ce temps si humide.

La javaleuse entre en scène

Terminées les moissons à la faux, il est temps pour la javaleuse d'entrer en scène. Les tiges sont tranchées par des lames à la base de la plateforme puis rabattues sur celle-ci par trois râteaux montés sur une roue. Avec cette machine datant du début du XXe siècle, les épis sont plus ou moins tous du même côté, avantage non négligeable pour ceux qui les rassemblent. « Stop! Ça ne coupe pas », alerte l'homme installé sur le siège de la javaleuse. Le tracteur Ferguson qui tire la javaleuse, issu de la collection de Remy Chatagny, recule et recommence la manœuvre.

Quelques essais et une burette d'huile plus tard, à l'ancienne également, tracteur et javaleuse filent à bonne allure dans les blés. « C'était bien plus efficace que la faux », remarque un curieux venu assister au spectacle.

Et il n'a pas encore tout vu. Comme un petit condensé de révolution industrielle, c'est maintenant au tour d'une lieuse de faire son entrée dans le champ. Cet engin des années 1950 coupe les tiges et noue les gerbes. « Mais c'est trop bien, ça! » s'exclame un enfant. Sous ses yeux ébahis, les gerbes s'alignent sans effort. « Nous étions parmi les premiers du canton à posséder une telle lieuse », raconte Joseph Chatagny, le frère de Remy.

Quelques jours à sécher

Le rythme s'accélère, les moyettes se dressent tout le long du champ. « Nous allons les laisser sécher quelques jours puis on les mettra sur des chars pour les battre en septembre », explique Remy Chatagny.

Après une dernière photo souvenir, la quarantaine de moissonneurs d'un jour troque fourches et liens contre gobelets et saucisses. Car au-delà du travail à accomplir, c'est avant tout un jour de fête et d'amitié.



16.06.2015 - Anne Rey-Mermet

Remy Chatagny collectionne les tracteurs depuis les années 80, il est incollable sur les différents modèles et les variantes des moteurs. © Alain Wicht

Corserey • Remy Chatagny possède une centaine de machines agricoles du monde entier. Visite de ce garage extraordinaire avec ce passionné à l'enthousiasme communicatif.

Pousser la porte du local de Remy Chatagny, c'est s'embarquer pour un voyage à travers le temps et l'espace. Une incursion durant laquelle on rencontre des « petits gris », des « titans » ou encore des « boules chaudes ». Alignés dans le vaste hangar, agrandi au fil des années, une centaine de tracteurs prennent leur retraite à Corserey après avoir servi aux quatre coins du monde. Les moteurs de la majorité de ces spécimens, fabriqués entre 1918 et 1950, ronronnent toujours. « Seuls deux modèles ne sont pas en état de marche », précise Remy Chatagny. « Ça ne m'intéresse pas de garder un tracteur qui ne fonctionne pas. »

Guide passionné et passionnant, le retraité égrène les anecdotes. « Celui-ci est un exemplaire très rare d'Italie, il n'a été fabriqué qu'à 600 exemplaires environ. Il n'a pas eu beaucoup de succès, peut-être parce qu'il fallait un physique d'enfer pour faire partir le moteur! » Un peu plus loin, un « tracteur d'aéroport », qui démarrait au quart de tour pour permettre aux militaires de sortir les avions très rapidement des hangars. Non loin de la porte trône un des spécimens les plus anciens: « Ce Titan de 1919 a été fabriqué aux Etats-Unis et importé en France », raconte Remy Chatagny. « On manquait de bras juste après la Première Guerre mondiale, alors certains travaux ont été mécanisés. » Un patrimoine monté sur roues qui raconte « l'Histoire » en pointillé.

Collection par hasard

Ce savoir tant historique que mécanique, l'habitant de Corserey l'accumule depuis plus de trente ans. Si près de 500 modèles différents sont passés entre les murs du hangar, le premier tracteur de la collection est toujours là. « C'est un Steyr de 1957 que j'avais acheté dans les années 80 pour effectuer des travaux en forêt, pas du tout dans le but de commencer une collection! » Cet engouement initial s'est rapidement transformé en collection, à la faveur des trajets sur les routes du canton effectués dans le cadre de son travail de dépanneur d'appareils électroménagers.

Ils sont 4000 à faire aujourd'hui partie des Amis des vieilles machines agricoles de la Suisse, mais à ses débuts la passion de Remy Chatagny était plutôt originale. « Quand j'ai commencé, les gens me disaient que j'étais un peu illuminé », sourit le retraité. Ce qui n'avait pas que des désavantages. « Je rachetais des machines qui portaient à la décharge: elles n'étaient plus assez puissantes ni assez pratiques. Je les payais au prix de la ferraille, cinq à la fois: j'en gardais deux, en vendais deux et utilisais les pièces de la cinquième pour retaper les autres. »

L'apparition en Suisse de livres recensant les cotes des différents modèles a notamment contribué à changer la donne. Aujourd'hui, des revendeurs font le tour de la planète pour dénicher des bonnes affaires et les amateurs de vieux tracteurs sont bien plus nombreux.

La collection de Remy Chatagny a évolué au fil des années. D'abord constituée essentiellement de machines suisses, elle réunit aujourd'hui beaucoup de modèles du monde entier. « Comme les collectionneurs se concentraient sur les tracteurs de Suisse, j'ai voulu élargir la gamme. » Suède, Etats-Unis, Argentine, Cuba et même Australie, un vrai tour du monde du tracteur.

Un amour des moteurs

Monteur-électricien de profession, Remy Chatagny a appris la mécanique sur le tas. Passionné par les moteurs, il est intarissable sur les différentes variantes. Un volant qui fait aussi office de manivelle, un démarrage au fer à souder, une cartouche de fusil de fabrication maison pour lancer la machine: le sémillant septuagénaire explique, démonstrations à l'appui, les différentes techniques. « Ce que j'aime, c'est les variations des mécaniques. » Un patrimoine que le Fribourgeois avait à cœur de conserver.

Et aussi de partager. Remy Chatagny ouvre les portes de son monde aux groupes qui le souhaitent. Des enfants des classes primaires de la région, « qui grimpent partout et font la poussière avec leur pantalon », aux cars de Suisses allemands qui ont afflué après la parution d'un article dans un magazine. Depuis 1993, le collectionneur organise tous les 4-5 ans la tractobénichon. La manifestation, dans laquelle s'impliquent également des sociétés locales comme la Jeunesse, l'Amicale des pompiers et le Chœur mixte, a attiré quatre à cinq mille personnes en 2010.

« J'étais un peu hyperactif », sourit le septuagénaire, quand il évoque ses nombreuses activités. « Enfin, je le suis peut-être toujours! », rigole-t-il franchement quand on s'étonne de l'emploi du passé. Le rendez-vous est pris pour la prochaine édition de la tractobénichon, les 10 et 11 septembre 2016. Une occasion d'admirer les tracteurs presque centenaires en action.

[Retour au début du chapitre Remy Chatagny Corseret - Tractobénichon](#)

[Début du document](#)

<https://lesfribourgeois.ch/portraits/barbara-schopfer/>

<http://www.lebourg.ch/le-cadre-a-dorer.html>

<https://frbourg.wordpress.com/2017/07/21/barbara-schopfer-doreuse-encadreuse/>





Radio Télévision
Suisse

<https://pages.rts.ch/emissions/passe-moi-les-jumelles/>



Carole Jeanneret est relieuse et restauratrice de livres à Fribourg. Artisane indépendante, elle partage son temps entre son atelier conçu comme un cocon ouvert à tous et le fond franciscain moyenâgeux du Couvent des Cordeliers où elle restaure de précieux manuscrits anciens. Dans cet univers de papiers et parchemins, la trentenaire s'émerveille et nous invite à un véritable voyage dans le temps.

Un reportage de Marie-Emilie Catier, Image Pascal Gauss, Son Mathilda Angullo

[Début du document](#)

.....